

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 39

MONTREAL, 2 MARS 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

LENDEMAIN DE CARNAVAL



EN ROUTE POUR LE CAREME, LE REPOS ET LA SANTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 2 MARS 1895

Aucun sujet n'est aussi absorbant qu'un mal
de dent.Le succès et la déveine sont aussi stupides l'un
que l'autre.La tyrannie d'en haut est détestable ; mais
celle d'en bas est répugnante.C'est très beau les chefs-d'œuvre, mais c'est
toujours la même chose ; y a donc pas moyen de
les refaire ?Pour sortir d'une position embarrassée, il faut
compter un peu sur son énergie, beaucoup sur le
hasard, et pas tout sur sa dignité.Les jeunes filles n'ont pas mauvais cœur ; elles
ne demandent jamais qu'on punisse ceux qui leur
vole quelque chose même sous leur nez.Le comble de la gourmandise chez un ministre
des finances :
Manger la grenouille dans l'assiette de l'impôt.Le comble de la bonté pour un membre de la
Société protectrice des animaux.
Parler bas pour ne pas réveiller le chat qui
dort.Réflexions mélancoliques d'un vieux bohème !
—Je rêvais de finir mes jours dans une petite
ville de province, n'importe où... Mais, vu la
déveine persistante, je crains bien de ne pouvoir
finir mes jours nulle part !

PAS ARTISTE

Lui.—Il y a une grande différence entre ce
monsieur et un joueur d'orgue de Barbarie.Elle (mélomane).—Je le crois ; je m'étonne
même que vous le pensiez, vous êtes si peu ar-
tiste.Lui.—Il y a une différence, mais pas celle que
vous croyez ; c'est qu'avec une pièce de cinq cents
je pourrais faire taire les joueurs d'orgue.

LA SERVANTE DE L'ORPHELIN

(Humblement dédiée à Mlle Blanche P.)

L'hiver, quand il gèle et qu'il vente,
Quand l'ouragan devient malin.
Dans la chaumière on se lamente,
Car on a froid et l'on a faim.
Aussi, lorsque dans la tourmente,
On voit le pauvre et son destin,
L'on se dit, saisi d'épouvante :
— Secourons surtout l'orphelin ;Celui dont la mère est absente,
Le jeune enfant — notre prochain —
Que la misère, la méchante !
Convie à son cruel festin !
Voyez ; une larme abondante
Inonde son œil enfantin...
Que ton âme soit confiante,
Le ciel protège l'orphelin !Mais en voyant, humble et fervente,
La quêteuse sur le chemin,
La jeune fille diligente
Qui pour le pauvre tend la main,
Nous nous disons : Quelle est charmante
Et qu'il est doux son œil câlin !
Qu'elle est gentille, la servante,
La servante de l'orphelin !Puis elle approche, souriante,
Et nous apercevant soudain,
Elle demande, suppliante,
Des sous pour acheter du pain...
Ah ! ne trompons pas son attente.
Nous lui ferions trop de chagrin,
Et disons à la mendiante
Un mot d'amour... pour l'orphelin.

LOUVIGNY.

MOTS D'ENFANTS

—N'est-ce pas que tu as beaucoup d'argent,
parrain ?—Non, mon petit, qu'est-ce qui peut te le faire
croire ?...—Mais si, maman disait encore hier que tu
étais un riche crétin !Louison (8 ans, imitant papa).—Oh, les fem-
mes !Maman (souriant).—Eh, bien ! Louison, qu'est-
ce que c'est ?Louison.—C'est ma maîtresse qui nous apprend
à ne pas parler haut et qui m'a retenu à l'école
parce que j'ai parlé bas à mon voisin.

POUR SON BIEN

Client (sévèrement et dégoûtamment).—Com-
ment ! Vous goûtez mon café ?Garçon (câlinement).—Oui, monsieur ; et je
pense qu'il n'est pas assez sucré. (Il y met deux
morceaux de sucre.)

ON DEMANDE

Un peu de sympathie pour le pauvre homme dont le
collet se défait chaque fois qu'il veut faire son nœud de
cravate.

L'ÉGALITÉ DES SEXES



La chasserousse.

UN OUBLI

P'tit Jean.—M'man, pourquoi que tu comptes
toujours le linge quand tu le donne à la blan-
chisseuse ?Maman.—Pour être sûre qu'elle me rapportera
ce que je lui donne.P'tit Jean.—Pourquoi, m'man, tu ne le comptes
pas quand il revient.

Maman.—Je n'y ai jamais pensé.

ELLE A RAISON

Monsieur.—Voyons, mon amie ; pourquoi faire
tant d'affaire de cette incartade : les enfants se-
ront toujours des enfants.Madame (grincheuse et ne voulant pas quand
même avouer qu'elle a tort).—Non, les enfants
ne seront pas toujours des enfants ; ils deviend-
ront des hommes.

VALEURS NON NÉGOCIABLES

Vieux monsieur (indigné).—Entin, monsieur,
avez-vous quelque bien au soleil ; des propriétés,
des actions, des revenus, quelque chose que vous
pouvez dire être à vous ?Jeune effronté.—Oh ! certainement, monsieur,
je possède des objets que j'estime beaucoup, j'ai
environ deux ou trois cents lettres que votre
charmante fille m'a écrites pendant ces deux der-
nières années.

UN SUCCÈS

Jeune mère.—Maintenant oncle Fred, dis la
vérité pour une fois, n'est ce pas que bébé est le
plus joli chérubin que tu aies encore vu ?Oncle Fred.—Je ne m'y connais pas en chéru-
bin, p'tite sœur, mais comme échantillon de petit
homme, je puis t'assurer que c'est un bruyant
succès.

UNE RECETTE

Brigitte était une jolie fille, malheureusement
elle ignorait presque absolument l'usage de l'eau
et du savon.Un jour sa maîtresse, qui lui voulait du bien
lui dit : " Brigitte savez-vous que si vous vous
passiez tous les jours de l'eau chaude et du savon
sur la figure vous seriez très jolie.—" Vrai," répondit Brigitte, " je m'étonne
alors, pourquoi vous ne le faites pas depuis long-
temps."

NOS PETITES PRÉTENTIONS

LES FEMMES

Avoir de jolies poses en dormant... Etre une bonne maîtresse de maison, la seule, l'unique, l'inimitable !

Avoir confiance dans la fermeté de son jugement.

Croire que l'on est faite au moule.

Trouver que l'on se décolète très modestement, et son amie toujours trop.

Si l'on a un bon mari, attribuer son amour à ses propres charmes et à sa grande habileté.

Si l'on a des enfants tranquilles et naturellement bien élevés, être persuadée que c'est parce qu'on les tracasse beaucoup.

Etre convaincue que l'on a travaillé à la fortune de son mari ou à son élévation.

Au théâtre : Toutes les lorgnettes sont braquées sur moi. — Et l'on se rengorge.

Redouter toujours d'être délaissée, surtout si l'on enlaidit ou si l'on commence à vieillir.

Ne jamais s'apercevoir que les conseils ennuient ou blessent.

Il est toujours convenu qu'on adore la musique et les voyages ; et que de coups de pied on s'administre pour se décider à sortir de chez soi !

Plus tard... se croire indispensable à la paroisse.

Aimer s'entendre dire qu'on est un ange de dévouement.

Se regarder dans la glace et dire : — Eh bien ! je suis au moins une "jolie vieille."

LES HOMMES

Etre troublant...

—Encore une femme qui m'aime ! Décidément, cela devient encombrant.

Avoir des yeux qui bouleversent, qui parlent à l'âme.

Pouvoir magnétiser qui l'on veut et réduire la plus hautaine au rôle d'admiratrice.

Avoir la plus belle barbe du monde...

Bien porter l'habit noir.

Préférer les femmes qui écoutent à celles qui parlent, pour être gobé et bu comme du lait.

Se croire éloquent à la tribune.

S'attribuer du biceps et un beau torse, si l'on est un gringalet.

"Animer la statue," ce dont s'amuse la froide personne à figure de madone qui se moque de vous.

—C'est une pâte molle que je pétrirai à ma guise... Se dit de la jeune fille que l'on va épouser et qui vous mènera par le bout du nez.

Etre loyal en amitié.

Etre fier de son vice dominant, que ce soit le jeu ou la bouteille.

Etre de plus en plus galant en vieillissant et ne pas plus voir ses ridicules que sa calvitie.

PRÉTENTIONS DES DEUX SEXES

Sentir bon.

Avoir le sang pur.

Un fond de bonne santé.

Un cœur qui ne vieillit pas et une beauté qui dure plus longtemps que celle des autres.

M.

UN FINAUD

Facteur. — Une lettre pour M. Jean Bonhomme.
 Servante. — Ah, ben ! on peut dire que vous êtes un finaud vous de connaître son nom, il n'y a qu'un quart d'heure qu'il est arrivé dans la maison.

IL FAIT CE QU'IL PEUT

Rouleau. — C'est la fête de ma femme demain, j'ai promis de lui faire une surprise.

Rouleau. — Vrai !

Rouleau. — C'est tout ce que mes moyens me permettent de faire pour elle.

LES PETITS AGACEMENTS DE LA VIE

(Pour le SAMEDI)

LE BRUIT

La voix de la personne qu'on déteste.
 Son pas !
 Un mari qui ronfle !
 Les cris stridents des enfants en récréation.
 Ceux des babies qui font des dents.
 Le chien qui aboie à la lune dans le silence de la campagne.
 Le roquet qui pleure derrière la porte l'absence d'une vieille fille, sa maîtresse.
 Un Roméo et une Juliette de gouttière qui miaulent de façon à ameuter le quartier.
 Le chant des oiseaux à quatre heures du matin, quand on dort admirablement.
 Le réveille-matin roulant sur le parquet.
 Toutes les lectures à haute voix dont on savoure le commencement pour n'entendre plus à la fin qu'un bruit confus.
 La rue qu'on pave.

AFFAIRE DE PREUVE



Lui. — Enfin je n'ai jamais entendu un vieux célibataire regretter de ne pas s'être marié.
 Elle (ironiquement). — Bah ! comment voulez-vous qu'ils s'y connaissent ? Parlez-moi des hommes qui ont épousé de gentilles petites femmes. Les avez-vous jamais entendu regretter de s'être mariés ?

Le marteau de la porte qui retombe dans le silence de la nuit.

La conversation des domestiques femelles dans les cours.

Le bruit des fers à repasser en activité, de la fournaise qu'on secoue, de la goutte d'eau de la fontaine tombant lentement.

Le grincement des girouettes.
 Les méfaits du vent qui fait battre les portes et tomber les ardoises.

Un malade qui tousse.
 Les quintes de la coqueluche.
 Une charrette de pierres qui se vide.

Un cheval qui piaffe.
 Un coup de fouet inattendu.
 L'orgue de Barbarie agonisant.

Le Miserere du Trovatore.
 La chanson-scie de l'année.
 L'eau de l'aqueduc, qui, après s'être fait attendre, gémit dans les tuyaux.

La souris tenace qui perce du bois.
 Le taret intermittent qui perce également du bois.

En chemin de fer... tout ! l'appel des gares, les roues mal graissées, les coups de sifflet de la locomotive.

UNE PRÉSENTATION

Madame Hautegomme habite dans l'ouest et a chevaux et voitures comme cela convient à une grande dame. Riche mais prétentieuse elle traite de fort haut tous ceux qu'elle juge ses inférieurs parce qu'ils sont moins riches qu'elle.

Jamais elle ne prend ce qu'elle appelle dédaigneusement "les voitures publiques," cependant prise à l'improviste par le mauvais temps elle se vit l'autre jour forcée de monter dans un tramway.

Elle donna un peu trop tard au conducteur l'ordre d'arrêter et fut par conséquent forcée de descendre au coin suivant.

Elle fut indignée, courroucée et dit au conducteur :

— "Veus entendrez parler de moi ; je suis madame Hautegomme."

Le conducteur salua très gracieusement :

— "Enchantez, madame, d'avoir l'honneur de faire votre connaissance" dit-il "je suis Henri Laverdure."

La voyageuse, rouge de colère, descendit sans même songer à prendre son numéro.

UNE BONNE RAISON

Monsieur. — Franchement je ne comprends pas comment tu reçois si souvent cette madame Vi peirine. Si tu savais ce que les voisins on disent ?

Madame. — Je le sais, mais je sais aussi que le temps qu'elle passe ici, elle ne l'emploie pas à parler de moi.

DIFFÉRENCE D'OPINION

Monsieur. — Quelle belle chose serait la vie si on pouvait en oublier les incidents désagréables.

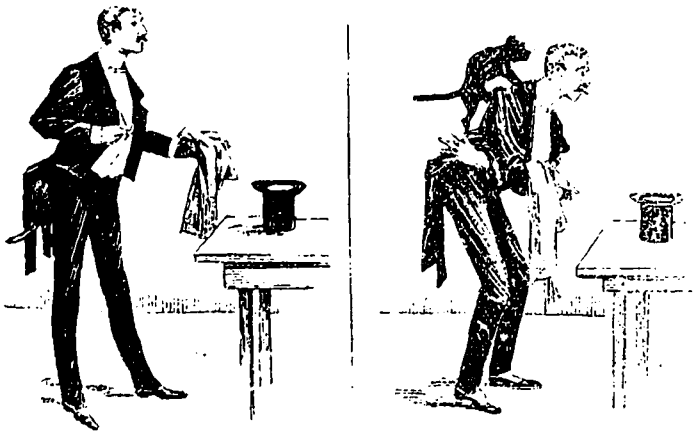
Madame. — Je ne suis pas de cet avis, ainsi si j'avais oublié la manière dont madame Marguamot m'a ignorée à son dernier bal, je n'aurais pas eu la moitié autant de plaisir à la dédaigner devant tout le monde à la soirée des Mac Abbey.

UNE CALOMNIE

Riche héritière. — On me dit que vous ne voulez m'épouser que pour mon argent.

— C'est faux, je veux également l'argent de votre père... avec le temps naturellement.

L'INTERMEDE DE L'AMATEUR



Mesdames et Messieurs je vais maintenant faire sortir un chat, un chat vivant de ce mouchoir. (A voix basse).—Animal vas-tu descendre?

LA RECOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les jouvenceaux Parisiens)

—Ah! ça, Justine, vous êtes donc sourde? Voilà une heure que je sonne.

—Si j'étais sourde, Madame aurait sonné bien plus longtemps.

Cinq-Scies, dont l'épouse est malade, rentrait hier chez lui, lorsqu'il aperçut, au pied de l'escalier, gisant ivre morte, la vieille femme chargée de la veiller. Il la hisse sur son épaule et se met en devoir de monter son peu précieux fardeau.

—Que fais-tu donc? lui crie un ami survenant par derrière lui.

—Hé! tu le vois, mon cher, je... monte la garde.

Kelfumiste à Dutampon:

—Tu n'as jamais remarqué que M. Félix Faure était tout désigné pour faire un chef d'Etat?

—Ma foi non.

—Songe, donc, qu'après avoir été autrefois *su' l'tan*, M. Faure ne pouvait manquer de devenir président de la République.

Un riche bourgeois sollicita l'honneur d'être présenté à Alexandre Dumas. Aussitôt qu'il fut en présence du célèbre romancier, il lui dit:

—Vous êtes, maître, monsieur Dumas?

—Oui, monsieur.

—Mais alors votre père était nègre?

—Oui, monsieur, répond encore Dumas, qui commençait à s'impatienter.

—C'est étonnant; mais alors votre grand père, alors?...

—Mon grand père... mon grand-père était un singe.

—Bah!

—Il n'y a pas de bah! ma famille commence où la vôtre finit.

A la veille de la rentrée au Palais Bourbon, entre deux députés:

—Nous étions si bien en vacances: il me semble que je rentre au bain.

—Heureusement que les travaux n'y sont pas forcés.

Un père passe avec son fils devant l'Hôtel des Invalides. Deux pensionnaires, installés dans leurs fauteuils roulants, ont la pipe à la bouche.

—Regarde, mon fils, ces vieux débris revenus du feu.

—Oui, ils fument encore.

Pandore lisant un permis de chasse:

---... Yeux noirs, front moyen, bouche moyenne, nez fort...

Devenant soudain très respectueux:

—Ah! vous êtes né Faure... Seriez-vous de la famille du Président?

On passait à Bordeaux l'examen des aspirants capitaines au long cours.

—Que feriez-vous, demande le professeur au candidat, que feriez-vous à votre mat de perroquet si, en pleine mer, il arrivait un grain!

—Monsieur, je ferais manger le grain au perroquet.

DISTRACTION

Un professeur très savant et très distrait est en train d'écrire dans son cabinet, le soir.

Entre un de ses petits garçons:

—Que voulez-vous? Pourquoi me dérangez-vous?

—Je voulais seulement vous souhaiter une bonne nuit.

—Vous voyez bien que je suis occupé, vous viendrez demain matin.

Un monsieur à une jeune femme assise sous une porte cochère:

—Alors c'est vous la concierge?

—Oui, monsieur.

—Eh bien! c'est dommage

que je n'habite pas la maison, car vous êtes très gentille et je vous ferais volontiers la cour.

La concierge, naïvement:

—Ma foi! ça me rendrait joliment service, car ça me fatigue de la balayer chaque matin!

Chamfort croyait embarrasser Rivarol par une question.

—Qu'est-ce qu'il y a de plus charmant qu'une femme? lui demanda-t-il.

—Une autre femme! —répondit vivement Rivarol

Deux officiers prussiens passent près de Munster dans un champ qu'un paysan alsacien ensemençait:

—Sème toujours, ricane l'un d'eux, quand ce sera mûr nous les mangerons.

—C'est possible! dit le paysan.

—Mais qu'est-ce que tu sèmes? dit le second officier.

—De l'avoine, répond l'alsacien.

Tête des officiers!

—Je voudrais parler au maître de la maison, dit un pauvre diable à un fermier qui se tient sur le pas de sa porte

—Ma femme n'y est pas dit le fermier.

En Sorbonne:

—Le liquide que vous voyez dans cette bouteille, Mesdames et Messieurs, est un poison des plus violents: une seule goutte sur la langue d'un chat, suffit à tuer, à l'instant même, l'homme le plus robuste.

ACROBATES SAUTEURS

Le petit cabriole et sur le sable joue;
Deux autres plus âgés, agiles font la roue.
Enfin viennent les grands en des sauts faribonds:
Aux derniers les bonds.

Un homme politique important décide d'aller se reposer quelques jours dans un petit village ignoré. Mais avant de laisser le siège du gouvernement, il convient d'un code avec l'un de ses collègues pour échanger des dépêches secrètes. Il expédie, un matin, un télégramme qui exigeait une réponse immédiate; mais, à sa grande surprise, rien ne vint de la journée, ni même le lendemain. Alors il se décide d'aller voir l'opérateur lui-même.

—Un télégramme? lui dit l'opérateur, après une demande d'informations. Oui, il y en a un ici pour vous depuis deux jours; mais je n'ai pas pris la peine de vous l'envoyer.

—Ah! bah!

—C'était du temps perdu. C'est un fou qui vous l'a envoyé: il n'y a pas deux mots qui se suivent pour faire une phrase.

Un pêcheur à la ligne était venu passer son dimanche à Joinville-le-Pont avec sa femme. Dans l'après-midi, un ami le rencontre seul, au bord de la Marne, sa canne à pêche sur l'épaule.

—Vous avez l'air inquiet, lui dit cet ami.

—Oui, je ne suis pas tranquille.

—Quoi donc?

—C'est ma femme... Pendant que je pêchais, elle tombe à l'eau... Je ne la vois plus... Il lui est peut-être arrivé quelque chose.

—Il y a longtemps de cela?

—Deux heures à peu près.

—Savez-vous pourquoi le président de la République n'aura qu'un seul secrétaire?

—???

—Eh bien, c'est, parce que son secrétaire particulier *Le Gall veut deux*.

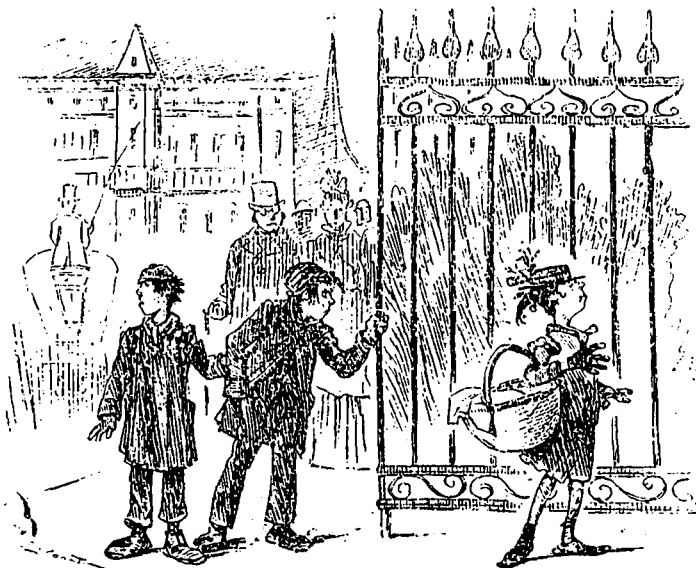
EMOTION TROP FORTE



Elle.—Bourgoi d'en fas-du?

Lui.—Le togateur m'a tit t'édifier les émosions et le brocramme annonce que l'agdrisse bordera au teuzième acede bour tix mille biastres de tiamants.

INGRATITUDE



Gaston. — Viens, Pollux, elle n'est pas digne de toi.
Pollux. — Penser qu'elle me traite ainsi ! moi qui ai fait des sacrifices pour la patrie en affaires. J'ai volé ce panier avec lequel elle mendie !
Gaston. — Vois-tu, Pollux, les femmes c'est des ingrates : j'en suis revenu !

UN HÉROS DE SEIZE ANS

Souvenir de la guerre de 1870.

Il y a quelques semaines on célébrait, aux environs de Paris, les glorieux anniversaires des combats que livrèrent, il y a vingt-quatre ans, nos soldats contre l'invasisseur prussien.

Sur la tombe des vaillants défenseurs de la patrie, sur le socle des monuments élevés à leur mémoire, on a déposé de nombreuses couronnes, et les sons de la *Marsillaise*, hymne de liberté et de délivrance nationale, ont salué le souvenir de leur sacrifice inutile. Combien nombreux furent, en cette année 1870, les dévouements sublimes !

Tandis que la pauvre France se faisait sous la botte du chancelier de fer ; que nos armées, décimées par les balles ennemies, recuaient devant des forces écrasantes, des jeunes gens, des enfants même, sentirent couler dans leurs veines l'ardeur sacrée, et partirent à la frontière.

Ce fut une époque héroïque. Le pays entier se leva et prit les armes pour chasser l'étranger de son territoire.

Chaque village fournit son contingent de martyrs anonymes.

Gloire à ces humbles, à ces inconnus !

Un hasard nous a permis de connaître la fin tragique de l'un d'eux.

Henri Mounier était fils unique d'un petit propriétaire d'Arbois, ville du département du Jura. Quand éclata la guerre, il avait seize ans. Son père était mort peu de temps auparavant et sa mère, voulant garder son fils auprès d'elle, l'avait retiré du collège. D'un caractère affable et doux, l'orphelin était adoré de tous ceux qui le connaissaient.

Un matin, sa mère le vit venir à elle, revêtu de l'uniforme de franc-tireur :

— Malheureux ! s'écria-t-elle, qu'as-tu fait ?

— Mon devoir, répondit Henri Mounier. Les aînés sont partis. C'est à notre tour maintenant. Un Français doit se battre. Si je t'avais demandé l'autorisation de partir, tu me l'aurais refusée. J'ai brisé ma tirelire et je me suis équipé à mes frais.

Toutes les supplications de la pauvre femme échouèrent contre une volonté bien arrêtée.

Henri Mounier partit dans une compagnie volante, recrutée dans le département.

Le brave enfant prit part aux combats qui se livrèrent sous Dijon. Ses camarades furent émerveillés de son entrain, de son sang-froid et de son audace.

Cependant la mère, navrée du départ de son fils unique, était tombée malade.

Son état s'aggravant, elle le supplia de revenir.

Henri Mounier obéit à cette prière, mais avant de quitter ses compagnons de lutte, il leur dit :

— Bientôt les Prussiens seront chez moi, au train dont ils marchent. Je les retrouverai là-bas et ils me payeront tout cela.

Quinze jours après, les casques à pointe se montraient, en effet, à quelques lieues d'Arbois.

Henri Mounier recruta le plus grand nombre de jeunes gens de bonne volonté qu'il put trouver et se mit à leur tête.

Il les équipa, leur acheta des armes, des munitions, puis il leur fit élever, dans la propriété de sa mère, une barricade qui commandait la route et derrière laquelle ils établirent une embuscade permanente.

Un matin, aux premières

lueurs du jour, quelques uh-lans parurent au loin.

Ces uh-lans précédaient l'armée de Frédéric-Charles.

— Vous ferez feu sur toute la ligne à mon commandement, dit Henri Mounier à ses jeunes camarades.

Les Prussiens s'approchaient sans défiance.

Arbois est une ville ouverte, dans laquelle ils comptaient entrer sans coup férir.

Leur silhouette se détachait de plus en plus nettement sur le ciel gris.

Ils se laissaient aller nonchalamment au gré de leur monture.

Les jeunes volontaires, impatients et silencieux, guettaient le moment propice.

Quand les uh-lans furent arrivés à cent cinquante mètres d'eux, Henri Mounier, d'une voix forte, commanda :

— Feu ! et vive la France !

Aussitôt une décharge effroyable éclata. Plusieurs uh-lans tombent. Les autres s'arrêtent net,

étonnés de cette résistance inattendue ; puis, brusquement, après un court conciliabule, ils tournent bride et fuient au galop, pourchassés par les balles qui font parmi eux des vides.

Au bruit des coups de fusil, l'avant-garde de l'armée a précipité sa marche.

Bientôt elle paraît.

La route est couverte de soldats. Et il en arrive, il en arrive toujours.

— Tirez dans le tas ! commande Henri Mounier.

Feu ! Feu partout !

Et les fusils de ses compagnons s'abaissent et les balles crépitent.

Les soldats allemands ripostent et entourent la propriété de toutes parts.

Une lutte acharnée s'engage.

Les jeunes volontaires tombent les uns après les autres. Quelques uns d'entre eux parviennent à s'enfuir.

Mais Mounier reste à son poste, armant sans cesse son fusil qu'il décharge sur l'ennemi.

Couvert de poudre, décidé à mourir, il est admirable d'ardeur.

Sa chaude parole en-

flamme ceux qui hésitent à continuer cette lutte désespérée.

Cependant, les Allemands s'avancent de plus en plus :

— Rendez vous ! crie un officier.

— Jamais, répond Mounier, paraphrasant le mot célèbre du général Cambronne, à Waterloo.

Et, en même temps, il abat l'officier d'un coup de feu.

La barricade est prise, Henri Mounier est fait prisonnier avec ses rares camarades qui ont survécu.

Furieux d'avoir été tenus en échec par quelques jeunes gens, les Allemands s'emparent de lui. Il va payer pour tout le monde...

Ils lui enchaînent les mains et le promènent à travers la ville, lui crachent au visage et le bourrent de coups pour assouvir leur colère.

Mounier supporte ce supplice avec stoïcisme.

Le patriotisme exalté lui donne une force sur-humaine.

Il domine ses vainqueurs par son attitude superbe, il dédaigne leurs injures et exhorte au calme la population, exaspérée par ce spectacle.

Sa placidité ne fait qu'accroître la rage des bourreaux.

Une idée infernale vient au capitaine qui les commande.

Il fait amener Mounier devant la porte de son habitation. Sur son ordre, on l'attache à un arbre. Puis on va chercher la vieille mère du héros, afin qu'elle voit mourir son fils.

Il faut la traîner jusqu'au lieu du supplice, car elle ne peut tenir debout.

Sous ses yeux, le peloton se forme.

La détonation retentit, et, tandis que le brave jeune homme tombe, la poitrine trouée par des balles, la mère pousse un grand cri et s'évanouit.

Les lâches sont vengés.

Quand la pauvre femme se releva, elle était folle.

Elle mourut peu de temps après.

Henri Mounier repose dans le petit cimetière de la ville d'Arbois.

PIL. DUBOIS.

Le comble du bonheur pour un bossu :
Avoir une mine d'or dans la Beauce !

UN BON PLAN



Pat. — Quand ma femme est bue, je lui laisse faire ce qu'elle veut.
Mick. — Et quand elle n'est pas bue ?
Pat. — Oh ! alors, elle s'arrange comme elle veut.

CHRONIQUETTE

C'était l'autre soir, dans un salon ami, on causait beaucoup et assez fort puisqu'on causait politique — le thème obsorbant du moment — et un monsieur qui parlait plus haut et plus fort que les autres, ne cessait de réclamer pour lui et les siens, paraît-il, des *better terms*.

Ce que cela voulait dire, je ne le savais pas trop — la politique et moi nous connaissant fort peu — mais renseignements pris, je crois que cela signifie : donne moi de quoi qu'as je te donnerai de quoi que j'ai. Echange facile surtout quand ce qu'on donne ne vous appartient pas.

Si c'est ça ce que les politiciens ont désigné par ces *better terms* dont on parle depuis si longtemps, alors je la connais et même très bien cette question : c'est la lutte quotidienne entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, c'est le but de tous dans la vie, depuis la naissance jusqu'à la mort.

* * *

— Voyons Bébé, embrasse moi, sois gentil, je te donnerai quelque chose de beau. — Quoi? — Un beau cheval. — Non, je veux une voiture. — C'est bien tu auras une voiture. *Better terms!* — Oui! mais la voiture viendra-t-elle jamais?

— Comme tu as froidement salué M. X... — Certainement, je l'ai fait exprès. — Je croyait qu'il ne te déplaisait pas et que tu te laissais faire un brin de cour. — Raison de plus; si j'étais moins froid il serait moins ardent, tu comprends, n'est-ce pas? *Better terms!* — Oui, mais ces douches glacées pourraient bien paralyser l'amoureux.

— Petit père! j'ai bien travaillé, voilà mes notes de classe, tu vois, je suis bien sage. Et moi aussi : demande à maman, elle a parlé à la bonne sœur. — Bien, vous êtes très gentils, je sais ce que cela veut dire : Papa, achète-nous ci, achète-nous ça. *Better terms!* Oui, quand ci et ça sont achetés, gare aux mauvaises notes.

— Belle-maman, le vous assure que vous avez mauvaise mine, vous devriez aller faire les sucres à *** — Hum! — Cela vous ferait du bien. — Et a vous aussi mauvais sujet! vous seriez libre de fuir vos fredaines, de rendre ma fille malheu-

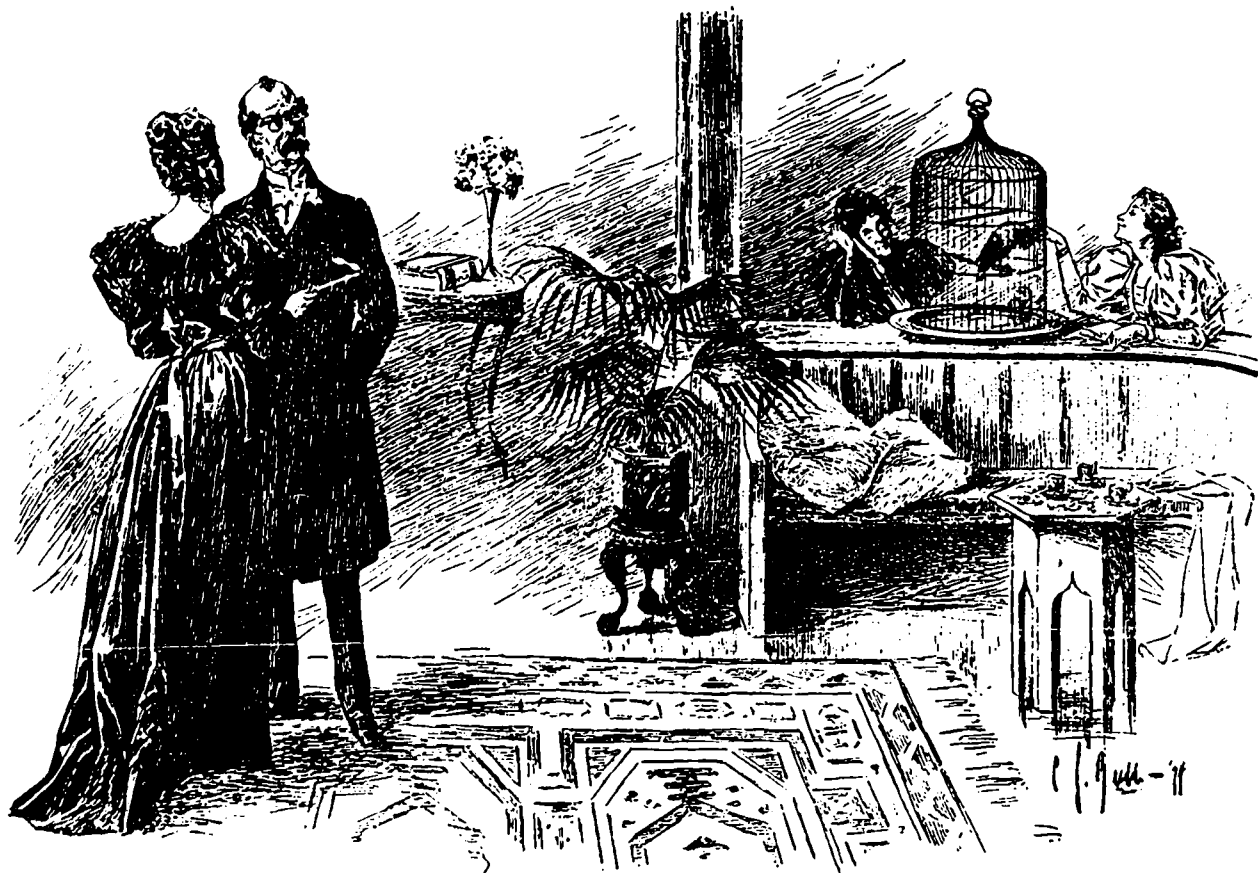
reuse; jamais! — Voyons belle-maman, calmez-vous, c'est uniquement dans votre intérêt que je parle; et puis pendant votre absence, je vous ferai arranger votre appartement; à votre retour, vous trouverez un vrai palais. *Better terms!* Belle-maman part et le palais promis s'en va rejoindre ceux d'Aladin.

Et la vie conjugale n'est-elle pas toujours et pour tout une question de *better terms!* L'homme qui veut reconquérir sa liberté, la femme qui aime la toilette et veut l'avoir, le mari qui entend être le maître et la femme qui prétend dominer ne sont-ils pas toujours en train d'étudier, de discuter et de voter cette question des *better terms!*

* * *

“Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière.” O divine égalité de la religion, c'est toi qui abaisse les riches et les forts et qui console les pauvres et les opprimés! La cérémonie des cendres est un ancien vestige d'un autre cérémonie pratiquée dans la primitive Eglise et qu'Elle appelait l'imposition de la pénitence publique, dans ce temps ceux qui avaient renié leur foi ou commis des fautes graves étaient exclus à jamais de la communion de l'Eglise, s'ils ne tentaient d'y rentrer par la pénitence. La pénitence était publique, les patients chassés du temple de Dieu se retiraient dans la solitude pour y pleurer leur fautes. Ils menaient une vie très austère, travaillaient une partie du jour, passaient l'autre à prier à genoux, distribuaient des aumones et couchaient sur la dure. L'absolution n'était donné à ces pécheurs que le jeudi saint.

SAGE CONSEIL



— Oui, monsieur, mon mari m'a laissé dans une position difficile et j'ai mes deux filles pour toute ressource.

— Alors, madame, je vous conseille d'unir, vos ressources le plus tôt possible, sans cela vous pourriez bien n'en rien retirer.

BON SENS PRÉCOCE



Barbier. — Les cheveux, monsieur?

Bob. — Oui; je ne me ferai pas raser aujourd'hui.

Si l'Eglise n'a plus aujourd'hui de pénitents publics, Elle n'oublie pas cependant le symbole qui présidait, dans les premiers siècles du christianisme, à l'ouverture du carême. Aujourd'hui ce n'est plus quelques uns qu'Elle voue à la pénitence, c'est la foule entière qu'Elle appelle à l'abstinence, au jeûne et au repentir. La cendre dont Elle couvre notre front est à la fois un signe d'humilité et un souvenir de notre origine et de notre fin.

Les pénitences infligées aux premiers chrétiens étaient longues et pénibles; l'Eglise les a modifiées et les a adoucies. Montrons-lui notre reconnaissance en pratiquant avec foi, avec ferveur le peu qu'Elle nous demande, remplissons avec joie les légères contraintes qu'Elle nous impose et montrons-nous dignes de son indulgence en suivant, sans faiblesses, les préceptes qu'Elle nous enseigne.

POMPONNETTE.

PAS DE PRÉCÉDENT

Lui (anxieusement). — Dites-moi, est-ce... la première fois... que vous'avez été fiancée?

Elle (modestement). — Oui, la première fois... en hiver.

CHANGEMENT DÉSIRABLE

Elle. — Henri!

Lui — Quoi, encore? Tu ne vois pas que je suis préoccupé. Enfin que veux-tu?

Elle. — Peu de choses; ne pourrais-tu modifier quelque peu tes affaires?

Lui. — Comment? Pourquoi?

Elle. — De façon à ce que tu sois "ours" à la Bourse au lieu de l'être à la maison.

LES BELLES FOLIES

" Et je ne trouvais pas cela si ridicule " (F. CORRÉE.)

I

JEUNE COUSIN

Il était alors si "petit jeune homme" qu'il n'avait pas encore eu le temps d'oublier son violon — enseignement paternel de l'enfance — qu'il est de bon ton de délaissier (comme tous les autres) quand on atteint l'imposante adolescence !

Comme, d'autre part, il comptait, parmi ses charmantes cousines, des pianistes consommées, l'occasion de faire de la musique de chambre réunit, bien des soirs, de grandes jeunes filles et leur petit cousin...

La passion qu'il apporta, si vite, à ne jamais manquer une seule de ces soirées à l'intimité charmante, ne lui apprit cependant rien sur l'état de son cœur, tant il était encore inconscient en toutes émotions étrangères à l'Art pur.

Une année vint où les deux familles se séparèrent : un changement de ville mit fin — brutalement — aux délicieuses intimités du soir. Pour le jeune homme, une sourde désolation remplaça les vagues bonheurs d'autrefois, mais il resta cependant toujours aussi inconscient de ses sentiments. Il comprit, toutefois, l'effondrement de tout son être à l'indifférence qui lui venait maintenant pour son ami : le Violon, pour sa passion : la Musique !

II

Un seul désir lui restait dans sa morne insouciance de toutes choses, l'envie passionnée de revoir le petit salon bien intime où de chères mélodies avaient bercé son âme tant de soirs. Heureusement, la maison abandonnée n'avait pas encore trouvé acquéreur, et, ainsi, le jeune homme y put faire son troublant pèlerinage.

...Son violon, il l'avait emporté, et (chose plus inusitée encore) l'envie lui en revint d'en jouer — après si longtemps l'avoir abandonné !

Soigneusement, alors, fermant les rideaux épais, tendant les lourdes tentures, il rendit bien close et silencieuse la petite pièce dont l'éclairage de bougies (jaunies comme des cierges) faisait comme une chapelle mystérieuse. Et, dans ce recueillement, l'artiste préluda...

Mais, à jouer — ainsi, seul — ce morceau d'ensemble, il lui sembla que son triste violon pleurerait lamentablement — comme sanglotait son cœur, — dans sa solitude sans amour !

JULES BONGRAND.

Correspondant Parisien du "SAMEDI."

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

On ne saurait trop attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement des arts, sur cette société appelée, nous n'en doutons pas, au plus brillant avenir.

Ils sont nombreux, ceux de nos jeunes compatriotes que de pénibles nécessités budgétaires ont, jusqu'à présent, écarté de la route où les poussait une irrésistible vocation et que peut être leur talent, mûri par de sérieuses études, eût jalonné d'œuvres durables, s'ils avaient pu continuer leur carrière musicale.

Aujourd'hui, ces difficultés n'existent plus, puisque n'importe qui, s'il en ressent le désir, peut, gratuitement, assister aux cours que la société a institués et qui seront, à bref délai, complétés et mis au courant des exigences de l'éducation musicale moderne.

La distribution d'instruments de musique, effectuée il y a quelques jours a été un succès, et nul doute que le public Montréalais n'encourage de tout son pouvoir cette œuvre méritante entre toutes. Développer le goût de la musique, n'est-ce pas ouvrir le cœur à une des plus nobles distractions de l'homme et à celle qui contribue le plus à la joie du foyer familial ?

THEATRE-ROYAL

Les représentations données cette semaine au Théâtre Royal ont été remarquables à tous les points de vue.

La Hopkins Transoceanic Star Specialty Co, comme ensemble, possède des sujets de premier ordre ; dans n'importe quel genre ils sont supérieurs. Il faudrait citer chaque artiste.

La petite chanteuse Nettie Decoursey est on ne peut mieux. Smith et Fuller, dans leur musique originale, sont admirables, jouant des instruments les plus variés avec un talent sans égal. Le Bamboo Bell, Bert Jordan, comme danseur dans son genre, est inimitable. Comme acrobates, les Donazettas sont vraiment stupéfiants.

Bartlett et May. Comme contorsionniste, Bartlett est extraordinaire, son partner Miss May chante agréablement. Prof. De Berssell est un modèle sans rival, en quelques instants il reproduit d'une façon vraiment féérique des bustes d'une valeur réellement artistique. Quant à Little Gertie, c'est une merveille dans le véritable sens du mot, d'une mémoire prodigieuse pour un enfant de son âge, elle répond sans hésitation à toutes les questions qui lui sont posées, concernant la géographie, population, etc., de tous les pays de l'univers, de l'histoire sainte, etc. Pour terminer, citons Fulgora dans ses transformations.

Bref un succès complet sur toute la ligne ; une chose à remarquer c'est que dans son ensemble tous les morceaux du programme sont d'une moralité irréprochable.

La semaine prochaine Jas. H. Wallick.

QUEEN'S THEATRE

" A TRIP TO CHINA TOWN "

Grande attraction la semaine prochaine, par suite de l'arrivée au Queen's de la troupe de M. Hoydt, laquelle n'a jamais mieux trouvé que dans *A Trip to China Town*, l'occasion de montrer l'excellence des éléments qu'elle comporte.

Pendant plus de 600 soirées, le public New-yorkais, un des plus difficiles du monde entier, s'est porté en foule au théâtre de Madison Square, et ce n'est que contraint par des engagements pris ultérieurement, que le directeur a interrompu le cours de ces représentations. C'est donc en plein succès que *China Town* a été retiré de la scène, afin de faire place à une autre pièce plus récente de M. Hoydt et, grâce à cette heureuse circonstance, qu'il a été décidé d'effectuer une tournée afin de faire profiter le public des théâtres provinciaux du grand succès du jour.

Inutile de rappeler le triomphe continu remporté tout le long de la route par *China Town* et ses excellents interprètes.

Le livret de cette pièce a subi peu de changement, et ces changements mêmes n'ont fait qu'améliorer l'action.

A la longue liste des variétés que l'on a pu voir pendant la dernière saison on a ajouté toutes les nouveautés de New York.

Tout cela constitue, bien certainement, un des spectacles les plus complets et les plus intéressants auxquels il nous ait été donné d'assister depuis bien longtemps.

LES ENFANTS TERRIBLES



— Voyons, Bébé, soit sage, pourquoi ne veux-tu pas embrasser mademoiselle Aglaé, elle t'aime bien.

— Veux pas, na ! Papa l'aime bien aussi, et elle lui a donné une tape dans la figure quand il a voulu l'embrasser ce matin.

UN VÉRITABLE AMI



Au souper.

—Et vous dites que le docteur X... est un de vos grands amis?

—Je lui dois ma fortune.

—....?

—Il a tué deux de mes oncles en six mois.

L'HOMME QUI RIT

MONOLOGUE

L'homme de Victor Hugo n'est absolument pour rien dans l'histoire lamentable de mon visage, hélas ! toujours souriant, ou plutôt qui rit toujours.

La nature a de ces caprices bizarrement stupides : en naissant — et malgré moi — j'ai pris un air goguenard qui, depuis, me cause les plus grands désagréments, tellement grands que j'en gémis nuit et jour sans me reposer un seul instant.

L'image du rire — et un rire absolument moqueur, ce qui est horrible — est empreinte sur mon *faciès* : c'est comme qui dirait un masque folichon appliqué sur ma figure.

Vous le voyez, j'ai les yeux clignotants, qui rient tout seuls ; le nez avec des narines mobiles, qui se dilatent systématiquement, surtout lorsque je parle ; la bouche élargie et entr'ouverte comme lorsque l'on s'esclaffe ; les rides du rire partant de l'orbite jusqu'au menton ; un air réjoui, épaté et plein de moquerie.

C'est une infirmité !

Et dire que je suis l'homme le plus embêté de la terre !

Je suis d'humeur habituellement massacrate : tous les malheurs de l'existence humaine se sont abattus sur moi. Je suis rageur, querelleur, sombre et misanthrope.

Et pourtant je ris toujours !

J'ai toujours l'air de me payer la tête de mon voisin, de tous ceux enfin qui m'entourent.

Ma figure narquoise et folichonne n'en fait voir de toutes les couleurs.

Au régiment, dès le premier jour, mes nouveaux camarades m'appelaient loustic, ignorant, les malheureux ! que je n'ai jamais pu dire un mot drôle, n'en ayant jamais eu envie. Sur les rangs, le caporal me dit :

—Dites donc, vous, faut pas faire le malin, vous savez !... espèce de pierrot !

—Moi ?... fis-je étonné.

—Comment, vous répliquez en rigolant toujours ?

—Mais, je ne rigole pas du tout !

—Ah ! ça, vous me prenez pour une moule ? fit le caporal furieux.

Passa un sergent qui me flanqua deux jours de salle de police, pour avoir rigolé sur les rangs.

Et les punitions recommençaient chaque fois que je sortais du clou. Et toujours pour le même motif.

C'était dégoûtant !

Pourtant, un jour, le colonel, intrigué de voir sur le rapport toujours la même cause de mes punitions, me fit appeler. J'arrive devant lui.

Il me regarde. Je le regarde innocemment, confus même.

—Voyons, mon garçon, soyez sérieux ! Vous êtes devant votre colonel.

—Oui... mon colonel, fis-je troublé.

—Voulez-vous donc ne pas rire, imbécile !

Et se croisant les bras :

—J'étais bien disposé pour vous, mais je n'entends pas que l'on se... moque de moi ! entendez-vous ?...

—Mais, mon colonel...

Il fronça les sourcils ; puis m'examinant attentivement et comprenant enfin mon infirmité, il me dit alors, en riant à son tour :

—Allez donc vous faire tatouer le visage, mon garçon, cela passera.

Et il me fit rompre.

Mais ma vie n'était pas tenable ; chaque fois que je changeais de caporal, c'était à recommencer.

J'étais marié. Je perdus ma femme qui n'était pas, je l'avoue, de prime jeunesse et de beauté sculpturale, mais elle avait des qualités et le sac par-dessus le marché. Je l'aimais certes beaucoup.

Elle m'avait épousé parce que j'avais l'air jovial, et comme elle croyait me conserver, moi, me supposant bon caractère, riant toujours.

Le jour de son enterrement, voyez ma douleur ; et bien, est-ce que tous les gens qui suivaient le convoi ne rigolaient pas, en me voyant une figure épanouie, réjouissante ?

Ce fut un enterrement gai.

Un jour, je fus appelé comme témoin en Cour d'assises, pour une affaire d'assassinat, commis avec férocité.

A l'appel de mon nom, je m'avance à la barre avec un air de circonstance, selon moi.

Le président me regarde fixement, avec sévérité, et après un silence solennel, il dit durement :

—Quand vous aurez fini de rire, je commencerai à vous interroger.

—Monsieur le Président, je suis sérieux.

Et je me disposais à lever la main pour prêter serment.

Ah ! ouïche ! ce fut une explosion de rire parmi les membres du tribunal, du Jury et des gendarmes qui gardaient le criminel.

Enfin le président requiert contre moi, et m'inflige trois mois de prison pour outrage envers le tribunal, etc.

J'étais furieux !

Dans un moment de débîne, chose qui arrive souvent aux gens disgraciés par la nature, comme moi, le besoin me fit aller voir la vieille douairière de Quinquessac, qui était, m'avait-on dit, compatissante et très charitable.

Je lui raconte mes malheurs et la prie de me venir en aide.

—Monsieur, me répondit-elle sèchement, je ne donne pas aux plaisants ; et elle me fit reconduire jusqu'à la porte par son valet de chambre, qui, lui, riait en me tapant sur le ventre et en me disant :

—Farceur, va !

Parbleu ! je riais en lui demandant ce service, et Dieu sait si j'étais content.

Que de fois je fus gillé par des gens qui croyaient que je me moquais d'eux !

Aussi je ne puis assister à aucune cérémonie, de peur de passer pour inconvenant — ce qui m'est arrivé quelquefois, lorsque les circonstances m'y obligeaient.

Le plus terrible de l'affaire, c'est que je ne puis solliciter ni emploi, ni services, sans que je m'entende dire :

—Mais vous plaisantez, monsieur !

Je plaisante, moi.

Cristi ! quel malheur !

Partout je ris, tandis que je gémissais. Personne ne me prend au sérieux.

Dans le quartier, on m'appelle la Lune.

Une fois, je me fis comédien, espérant trouver mon chemin de Damas, avec la binette que j'avais. Je choisis

naturellement les rôles comiques. J'eus du succès les premiers jours, sans faire aucun effort d'imagination ; mais, à la longue, le public, lassé de me voir toujours la même physionomie, me siffla outrageusement et me lança des écorces d'oranges.

Je fus encore sur le pavé, ou plutôt sur la paille.

Dégoûté de la vie et de ma personne, je résolus d'aller me jeter dans la Seine. Mais, au moment d'enjamber le pont des Arts, des passants me retinrent par le pan de mon habit. Voyant ma mine hilarante, d'une gaité qui n'était pas en rapport avec mon acte de désespoir, ces mêmes sauveteurs me confièrent à un agent de police qui m'emmena au poste, comme atteint d'aliénation mentale.

Je restai ainsi trois mois dans une maison de fous.

Et tous les jours, sans en rater un seul, je suis en butte à toutes sortes de mésaventures.

Mais, pour en finir, je vais me décider à suivre le conseil de mon colonel. Je vais partir pour le fin fond de l'Afrique, pour aller me faire tatouer le visage par les naturels de là-bas, afin de brouiller mes rides du rire. Je pourrai revenir ensuite en ma belle France et me faire exhiber, comme sauvage, à la foire de Neuilly.

Je vivrai enfin tranquille !

Et sans rire.

Rien n'est plus dur à digérer que le souvenir des soufflets qu'on a reçus, et qu'on n'a pu rendre.

LE JEU SAVANT



Tenu en échec par la reine.

ART ET MARIAGE

LE "CANVASSER"

MAI JUGÉ



I
Comment le poète Léthéré portait ses cheveux avant son mariage.



II
Tête de Léthéré après son mariage.

CHANT DE PLUIE

O bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits,
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie!
(PAUL VERLAINE)

Le ciel est bas. Le temps est sombre,
La pluie, en cinglant mes carreaux,
Tombe sans trêve et sans repos
Des gros nuages qu'emplit l'ombre.

Tombe à torrents devant mon seuil,
Avec ton triste bruit qui me met l'âme en deuil.
Tombe, tombe, lugubre pluie,
Dans la campagne qui s'ennuie.

Le vent souffle, et sa grosse voix
Mugit dans la forêt mouillée.
Elle gronde, affreuse, éraillée,
A travers les arbres des bois.

Et sans cesse, devant mon seuil,
Avec son triste bruit qui me met l'âme en deuil,
Lugubrement tombe la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

L'averse, en redoublant de rage,
Fouette l'air furieusement.
On entend l'âpre sifflement
Des euménides de l'orage.

Et seul, debout devant mon seuil,
J'écoute la chanson qui me met l'âme en deuil,
La triste chanson de la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

Tombe, tombe, encore et sans trêve !
Encor ! toujours ! encor plus fort ?
Avec ton claquement de mort,
Tombe, tombe, assombris mon rêve !

Qui vois-je là-bas, de mon seuil,
Tandis que je me sens dans l'âme un froid de deuil
S'en aller tout seul sous la pluie,
Dans la campagne qui s'ennuie ?

C'est un vieillard, un misérable,
Cheminant de bric et de broc,
Couvert d'un haillon lamentable,
Et dont chaque pas fait : " ploc ! ploc ! "

Je le regarde de mon seuil,
Son pas lourd sonne en moi comme une cloche en deuil.
Où vas-tu, vieillard, sous la pluie,
Dans la campagne qui s'ennuie ?

Il s'en va vers l'inconnu sombre,
Il chemine vers l'incertain,
Un bâton noueux dans la main...
Puis il s'efface comme une ombre.

Il disparaît loin de mon seuil,
Et toujours, et toujours, avec son bruit de deuil,
Moins fort pourtant, tombe la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

Lentement je sors de mon rêve...
Les nuages, en s'écartant,
Me laissent voir, discrètement,
La lune pâle qui se lève.

Tout pensif, je quitte mon seuil,
La nuit s'étend sur tout comme un voile de deuil,
On n'entend plus tomber la pluie
Dans la campagne qui s'ennuie.

JULES FAGNANT.

(Pour le SAMÉDI)

La femme était une travailleuse, qui peinait d'ur pour nourrir les siens ; elle n'avait aucune sympathie pour le suffrage des femmes.

Le canvasser qui faisait le quartier le savait, mais il comptait obtenir le vote du mari pour son candidat en flattant la femme.

— "Votre mari n'est pas à la maison," dit-il en entrant. "Il travaille ?"

— "Pas lui," répondit la femme, en continuant à repasser le linge des clients. "Vous le trouverez au salon le plus près, si vous avez besoin de lui."

— "Pas besoin de lui, vous pouvez faire aussi bien que lui,"

dit l'agent, en s'asseyant. "Ah ! si seulement les femmes avaient le droit de vote," ajouta-t-il à mi-voix.

Elle le regarda, sans dire un mot et en continuant de repasser.

— "Avez vous jamais songé à l'importance qu'il y a pour la femme, d'avoir son vote ?" continua le canvasser en s'adressant à la blanchisseuse.

— "Dame ! je ne sais. Je sais ce que c'est que d'avoir mal aux reins ; mal aux jambes, si c'est quelque chose comme ça—"

— "Mais non, ma brave femme ; c'est d'avoir en politique les mêmes droits que les hommes. Je vois que vous n'êtes pas pour le suffrages des femmes."

"Je suis une femme qu'a pas peur de la besogne."

— "Dites-moi un peu, pourquoi vous n'êtes pas pour ce suffrage."

— "Parce que je n'ai pas le temps," répondit avec prudence la blanchisseuse qui ne savait pas trop ce qu'on lui voulait et si elle n'avait pas manqué à ses devoir en n'étant pas pour ce suffrage.

— "Et que diriez-vous," continua le canvasser, "si je vous disais que si ce suffrage existait, vous auriez un vote comme votre homme et que vous pourriez envoyer au Parlement le député qui vous plairait ?"

— "Ce que je disais ?" Elle réfléchit un moment. "Je dirai, vous êtes un blagueur. V'là ce que je dirais."

— "Mais si vous aviez un vote," ajouta en désespoir de cause, le canvasser qui voulait connaître les opinions de la maison, "qui supporteriez-vous ?"

— "Qui je supporterai ? mais l'homme que je supporte depuis huit ou neuf ans."

— "Et puis-je vous demander qui c'est ?"

— "Comment qui c'est ; mais mon homme, espèce d'insolent. Attends un peu, mon enjôleur j'avais l'apprendre à venir demander à une honnête femme si elle supporterait un autre que son mari..."

Et le canvasser s'enfuit épouvanté devant un monstreux manche à balai qui s'avançait vers lui.

Un homme petit, faible, pâle, toussant, s'arrêta devant un de nos plus grands marchands d'articles de voyage.

— "Vous désirez une malle ?" demanda un commis qui se trouvait sur la porte.

— "Oui."

— "Tenez, en voilà une que vous pourriez avoir pour dix piastres et que personne à Montréal ne vous vendra, pour moins de dix-huit."

— "Pas bonne" répondit froidement le petit homme souffreteux, "elle ne supporterait pas même le voyage d'ici à Vaudreuil."

— "Quoi" dit le commis, "je vous garantis qu'elle est faite pour faire plusieurs fois le tour du monde. Vous pouvez la secouer, la cogner tant que vous voudrez, pour vous en convaincre."

— "M'autorisez vous vraiment à l'essayer ?"

— "Tant que voudrez."

Il l'essaya ; en moins de deux minutes, la malle fut éventrée, les poignées arrachées, les roulettes parties, les courroies coupées etc.

— "Arrêtez" s'écria le malheureux commis "fallait dire que vous étiez employé de chemin de fer, je vous ai pris pour un commis-voyageur poitrinaire."

UNE BONNE IDÉE

Nouveau pensionnaire (frissonnant). — Ce poète est trop petit pour cette chambre.

Maîtresse de pension (doucement). — C'est vrai. Je vais le faire mettre pour vous dans une chambre plus petite.

APRÈS UNE QUERELLE

— Non cher, tu n'es qu'un âne.

— Parfaitement, seulement j'ignore si je suis un âne parce que je suis ton ami, ou si je suis ton ami, parce que je suis un âne.

POÉSIE ET VÉRITÉ



— Qu'est-ce que c'est que la poésie ?

— La poésie, grosse bête, c'est de rimer. La rimeur c'est des mots qui finissent pareils, comme qui dirait deux chiens différents qu'auraient deux queues de même couleur. Tiens, par exemple : " Mon ami Laouleur, j'ai embrassé ta sœur." C'est ça de la poésie.

— Ah ! je vois : Mon ami Martin, j'ai en brassé ta blonde.

— Ça rime pas ; c'est pas de la poésie.

— Possible, mais c'est vrai tout de même.

UNE ÉPOUSE ÉCONOME



—J'ai besoin d'une robe neuve.
—Tu devrais te rappeler que les temps sont durs.
—Tu ne devrais pas me faire de pareilles remarques quand je ne te parle pas de chapeau pour aller avec ma robe neuve.

SOUVENIRS D'AFRIQUE

UNE CHASSE A L'OUED MELLEÛE

Un soir, nous campions au pied du Djebel-Ouenza, sur la rive droite de l'Oued Mellègue. Aussitôt le camp installé, et pendant que Duplessis et M. de Meffrai allaient tirer quelques perdrix j'allai, en compagnie d'Hamed ben Amar reconnaître les endroits fréquentés par les cerfs; nous en rencontrâmes une bande de trente-cinq, sur laquelle Hamed tira sans résultat.

Le soir, pendant que nos cavaliers faisaient un énorme bûcher de bois mort, chacun de nous mettait la main à la cuisine. M. de Meffrai faisait un civet qui nous parut excellent à l'Oued-Mellègue, mais qui aurait été détestable servi à la Maison d'or. Duplessis avait fait bouillir des pommes de terre qu'il écrasait en se brûlant les doigts, pour ensuite les passer à la friture. Mon rôle, beaucoup plus simple, se bornait à les voir faire, en leur prodiguant mes conseils.

Après le dîner, chacun de nous fut appelé à donner son avis sur les disposition à prendre pour le lendemain. Enfin, après une assez longue discussion qui nous fit trouver la soirée courte et nous obligea à boire un excellent vin chaud auquel aucun de nous n'avait mis la main, il fut définitivement arrêté, que nous chasserions le cerf à la manière arabe, c'est-à-dire en nous promenant doucement et sans bruit dans les bois.

Au matin donc, M. de Meffrai et moi partions d'un côté. Duplessis et Hamed ben Amar, d'un autre, pour nous rejoindre ensuite à un endroit déterminé d'avance.

Nous marchions depuis une heure environ lorsqu'en suivant le flanc d'une montagne et en montant un ravin légèrement boisé, une bande de quinze cerfs à cent mètres de nous, débouche d'un petit massif et se dirige rapidement sur la crête du mamelon. Les cerfs reçoivent nos quatre coups de feu et disparaissent sur le versant opposé. A peu près certain d'avoir manqué, j'étais sur le point d'abandonner cette piste, quand M. de Meffrai me fit cette sage observation : "Bah ! dit-il, allons voir, car on ne sait jamais bien exactement où vont les balles." En effet, à peine avions-nous fait quelques mètres, en suivant les traces, nous trouvions du sang en abondance : un peu plus loin, le sang prenait deux directions différentes. Deux animaux avaient donc été tou-

chés. Nous primes le pied de celui qui, traversé de part en part, laissait le plus de sang. Nous le suivîmes aux rougeurs pendant une heure et finîmes par le perdre.

Malgré l'aide de nos cavaliers que nous étions allés chercher au camp, nous ne pûmes également retrouver le deuxième animal blessé. Ces deux balles si bien tirées, quoique malheureuses, devaient sortir des cortouches rayées de M. de Meffrai, je chassais avec un fusil ordinaire et à cette distance il est probable qu'aucune des miennes n'avait dû porter.

Le soir, après dîner, nous allions passer la nuit, chacun dans un affût, préparé par Hamed sur le bord de la rivière, à cinq cents mètres les uns des autres, et où les nombreuses traces d'animaux restées sur le sable nous indiquaient qu'ils venaient se désaltérer.

Il était deux heures du matin, aucun animal n'était passé devant moi et nos compagnons placés en aval n'avaient pas été plus heureux, puisque leurs fusils étaient restés muets. Je ne savais à quoi attribuer cette absence complète de cerfs et de sangliers, lorsqu'un faible rugissement m'en expliqua la cause. La présence d'un lion avait fait fuir les autres animaux qui avaient dû aller se désaltérer beaucoup plus loin.

Au petit jour, nous trouvions sur le sable, les traces de deux lions qui remontaient le cours de la rivière, sans doute pour y surprendre un animal à l'abreuvoir. Arrivés à six cents mètres de l'affût de M. de Meffrai qui s'était endormi, les deux animaux s'étaient arrêtés pour écouter les ronflements sonores du chasseur puis, prudemment, avaient alors quitté la rivière pour rentrer dans la forêt. C'est à ce moment que j'entendis le rugissement de mauvaise humeur qui réveilla M. de Meffrai, sans cependant lui permettre de reconnaître la nature du bruit qu'il avait entendu.

C'était de la deveine et nous étions tous furieux contre le dormeur qui nous avait fait manquer un si beau coup, car, sans lui, il est probable que les lions qui suivaient la rivière seraient successivement passés devant tous nos affûts.

Le lendemain, le capitaine Farny, chef du bureau arabe, venait nous rejoindre et nous recommençons la chasse de la veille. Ce jour-là, tout le monde fut encore malheureux et après tout une journée de marche pénible, Hamed ben Amar fut le seul à voir une bande de cerfs et encore sans pouvoir la tirer. Fatigués de ces courses vaines, nous partions le lendemain matin pour revenir aux Ouled Kriar, chasser le sanglier. En traversant les plaines d'alfa, un lièvre fut pris

vivant par nos lévriers, puis apporté au camp, où le soir, pour varier les plaisirs, il fut lâché, chassé et pris par les faucons du Caid des Mahatelas.

Le lendemain matin, nous partions à pied, avec ma petite meute, pour chasser le sanglier. Je recommandai à mes deux arabes de ne tirer dans aucun cas, désireux réserver ce plaisir à mes invités.

A peine avions-nous fait quelques centaines de mètres dans le bois, que les chiens tenaient au ferme un vieux solitaire. Chacun de nous prit le pas de course et cette fois ce fut Duplessis qui grâce à ses longues jambes, arriva le premier.

Mes deux Arabes, qui n'avaient pas quitté les chiens, assistaient à la bataille en excitant les vaillantes bêtes pour obliger le sanglier à leur tenir tête jusqu'à l'arrivée de l'un de nous. Au moment où Duplessis n'était plus qu'à vingt mètres de l'animal, ce dernier furieux, chargeait le chasseur avec impétuosité. La balle envoyée glissa sur le crâne osseux et sur la tête taillée en coin de l'animal; un instant étourdi par la violence du coup, le sanglier demeura deux secondes environ, frémissant sur ses quatre jambes. Puis, reconnaissant son adversaire, il fondit sur lui, le poil hérissé et en faisant craquer sa mâchoire.

A quatre pas, une deuxième balle entre les yeux l'arrêtait dans sa course et l'étendait raide aux pieds du chasseur.

HIPPOLYTE BETOULLE.

LE PLUS HEUREUX DES HOMMES

—Quel est l'homme le plus heureux; celui qui est millionnaire ou celui qui est père de neuf filles à marier?

—Quelle question! c'est sans contredit le père des neuf filles.

—Et pourquoi?

—Parce que le millionnaire désire encore des millions alors que le père des neuf filles est satisfait de ce qu'il a.

MAUVAIS REMÈDE

—Moi, quand mon mari crie trop je le menace de me retirer chez ma mère.

—Innocente va! il te laissera partir un de ces jours. Moi je fais mieux que cela, je le menace de faire retirer ma mère chez nous. Ça le calme promptement.

FATALS SYMPTOMES



Cliente.—Pauvre femme! la mort de votre mari a été aussi soudaine qu'inattendue.
Blanchisseuse.—Oh! non, pauvre homme. Trois jours avant je lui avais fait un poulet rôti, il n'a pas voulu y toucher. J'ai compris qu'il était perdu quand j'ai vu qu'il ne voulait pas prendre de poulet.

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE



Un jeune chat se mirait avec sa maîtresse.

Sarnen est le chef-lieu du demi-canton suisse d'Unterwalden-le-Haut. La petite ville est charmante, baignée par un lac aux eaux bleues, perchée en partie sur une colline. Elle se gouverne elle-même; aussi M. le Landammann, M. le Maire nous dirions, est-il un personnage important et considéré.

Par un bel après-midi d'été, Mme la Landfrau, la digne épouse de ce magistrat, gravissait les ruelles en lacet qui conduisent au sommet de la colline. Elle avait l'air fort préoccupé et répondait à peine au salut des ménagères tricotant devant leur porte.

Préoccupée, elle l'était en effet, chagrine même, et il y avait de quoi. Sa fille Barbara, une grande personne de seize ans, devenait de jour en jour plus pâle et plus triste; un mal de langueur la consumait, et la mère, après avoir épuisé tous les remèdes ordonnés par la Faculté, s'était dit que peut-être l'âme de la jeune fille était plus malade que son corps.

Barbara ne s'ennuyait-elle pas, seule avec ses parents dans la grande maison de la vallée où elle n'avait d'autre distraction que de voir passer les nuages au-dessus des cimes neigeuses du Melchtal? Ne serait-il pas bon de lui donner une compagne du même âge, une enfant gaie et rose qui guérirait l'affligée par la contagion de son sourire?

Mme la Landfrau se résolut à ce sacrifice. Il s'agissait maintenant de faire un choix parmi la jeunesse de la ville, et ce n'était pas commode. Non seulement, il faudrait qu'elle eût de la bonne humeur, cette fillette jugée digne d'être introduite à la maison cantonale, mais on lui demanderait aussi d'être vertueuse, bonne, douce, simple et active, une vraie perle, enfin. Que d'avantages ne retirerait-elle pas du dévouement et du bon exemple qu'elle donnerait à Barbara? Elle sera comblée de cadeaux et de caresses jusqu'au jour où, bien dotée par M. le Landammann qui se chargerait de son avenir, elle quitterait ses bienfaiteurs pour se marier.

Il ne manquait pas de familles pauvres et méritantes à Sarnen. Mais la plus intéressante était celle de l'ancien guide Schaub, blessé jadis à mort en accomplissant un périlleux sauvetage.

La veuve de Schaub était gardienne de la maison des Tireurs, une sorte de musée élevé à la gloire des habiles archers du canton; mais cette modeste place suffisait à peine à l'entretien de la vieille femme et des deux orphelines Suzel et Charlotte.

Mme la Landfrau ne pouvait mieux faire que de placer une de ces jeunes filles auprès de Barbara. Son instinct maternel lui indiquerait laquelle il valait mieux choisir.

Après une longue course, elle s'arrêta devant la demeure de la veuve. De fraîches fusées de rire qui sortaient de la maison arrivèrent jusqu'aux oreilles de la mère de Barbara.

"Dieu soit béni, pensa-t-elle, je trouverai ici ce que je cherche."

Dans une grande salle basse ornée des écussons des maîtres de tir, Mme Schaub et ses enfants étaient réunies.

Avant d'entrer, la Landfrau les considéra quelques instants à travers le rideau de plantes grimpantes qui garnissait les barreaux en fer forgé des hautes fenêtres. C'était un peu indiscret, mais c'était très excusable aussi. Un coup d'œil jeté sur une personne ignorant qu'on la regarde suffit souvent pour nous révéler son âme.

La veuve était enfoncée dans un grand fauteuil; assise auprès d'elle, Charlotte, sa fille cadette, lui faisait sans doute quelque plaisant récit pour la distraire de ses pénibles souvenirs, car la pauvre femme répondait par un sourire au rire de la conteuse.

Une des mains de la jeune fille tenait celles de sa mère, l'autre était perdue dans la toison d'un gros chien de montagne dont la bonne tête intelligente reposait sur les genoux de Mme Schaub.

"Voilà deux êtres dévoués, se dit Mme la Landfrau, brave fille, et brave bête!"

Un second éclat de rire d'un timbre différent attira son attention d'un autre côté.

Accoudée à une petite table, chargée de menus travaux qu'elle ne songeait guère à achever, Suzel, la fille aînée de la veuve, s'amusait à sa manière.

Pour mieux juger de l'effet d'un gentil bonnet de velours pailleté d'acier et bordé de dentelles, elle avait pris au mur un miroir où se reflétait sa tête mutine encadrée d'une collerette aux larges tuyantages. À côté de ses yeux bleus, de ses dents blanches et de ses lèvres rosées, la glace renvoyait l'image d'autres yeux, d'une autre bouche et d'autres lèvres, encadrées celles-là d'une longue moustache.

Un jeune chat se mirait avec sa maîtresse; s'il n'avait pas de gorgerette empesée, il devait porter d'élégants colliers, car un ruban muni d'un grelot reposait près de lui sur la table.

Le groupe formé par cette jolie fille et ce gracieux animal était charmant à contempler, cependant il ne plut point à Mme la Landfrau.

"Coquetterie, égoïsme et paresse," murmura-t-elle!

"L'enfant partage ces défauts avec ce matou qu'elle choisit. Elle est peut-être aussi comme lui gourmande, hypocrite et ingrate.

"Le bon chien qu'aime Charlotte m'est au contraire un garant de ses précieuses qualités. Entrons, mon choix est fait."

Sans savoir à qui elle a dû l'honneur de ce choix, Charlotte est devenue l'heureuse compagne de Barbara. A force d'ingénieux dévouement, elle a rendu la joie et la santé à la jeune malade. En même temps elle faisait profiter sa vieille mère du bien-être dont elle jouissait.

Quant à Suzel, elle n'a donné à la veuve que des soucis.

Mme la Landfrau, avait bien auguré du caractère des deux sœurs le jour où elle les avait vues près de leurs favoris.

Tant il est vrai que le vieux proverbe,

Qui se ressemble s'assemble,

est plein de sagesse et de raison.

CLAUDE CHEMIN.

UN RENSEIGNEMENT UTILE

Tom.—Quelle sorte de garçon est ce monsieur Walter?

Catherine.—Tu connais son frère Jacques?

Tom.—Jamais vu.

Catherine.—Eh, bien! il y a entre eux autant de différence qu'il peut y en avoir. Et maintenant, p'tit frère, j'espère que tu vas me laisser tranquille.

DISPOSITION STRATEGIQUE



Olympe.—Vous savez, Joseph, je vous défends de m'adresser de vos ridicules poésies; elles font trop rire quand on les lit en cour.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

VI -- AIMABLE SURPRISE

(Suite)

— Mais j'espère que vous n'en voudrez pas à mon cousin ? fit Madeleine avec un petit sourire en dessous.

— Oh ! non, Mademoiselle.

Gilbert se remettait, tout honteux de sa timidité de tout à l'heure ; et, après avoir adressé ses compliments à la famille de Montmoran, il faisait ranger sa baleinière contre l'embarcadere de bois qui forme tout le port du golfe Juan.

Il dit en riant :

— Vous allez être un peu serrées, Mesdames, et mal assises... On ne m'avait pas prévenu.

Et, lorsque tout le monde fut installé dans la baleinière, Mme de Montmoran lui révéla le gros mystère. Elle donnait une grande fête, dans sa villa de Cannes, qu'il pouvait voir, dominant la vallée du Cannet et celle de Vallauris, plantée sur l'arête d'un coteau, comme un petit château fort ; et, quand une maîtresse de maison donne une fête, elle n'a jamais assez de danseurs...

— De telle sorte, mon cher Monsieur, qu'au lieu de rentrer à Paris, vous avez reçu l'ordre de venir ici... pour danser, tout bonnement. J'espère que Madame votre mère ne nous en voudra pas ?

Il n'eut pas la force de songer au chagrin que le retard de son congé allait faire éprouver à sa mère ; il était si heureux de se trouver auprès de Viviane.

Ils ne s'étaient encore rien dit ; mais, à chaque instant, leurs yeux se jetaient, à la dérobée, une pensée d'amitié.

On partit.

Jamais Gilbert n'avait surveillé la manœuvre avec autant de soin ; il échangeait les mots rapides avec le barreur pour bien prendre le flot afin d'éviter le tangage, et avec le mécanicien pour qu'il diminuât un peu la vitesse et évitât ainsi la trépidation des embarcations à vapeur.

— Philippe est donc à bord du vaisseau amiral ? demanda-t-il, comme on se rapprochait de la flotte.

— Oui, répondit Mme de Montmoran ; il l'a regagné ce matin seulement, ce qui vous explique pourquoi vous n'avez pas vu votre ami à Toulon.

On passait devant l'avis de Gilbert.

— Oh ! si on pouvait le visiter ! murmura Madeleine.

Eile seule avait parlé ; mais, au léger trouble de Viviane, il était facile de deviner que c'était aussi son avis.

L'amiral fronça un peu les sourcils : sans doute trouvait-il que l'on accablait un peu trop le lieutenant de gentilleses ?... Gilbert supposa simplement qu'il voulait arriver plus tôt au vaisseau-amiral, et il se contenta de répondre :

— Avons-nous le temps ?

— Mais ce serait charmant, déclara la baronne de Kernizan. Visiter un legis de garçon en pleine mer !

Un gentil regard de sa femme vainquait les hésitations de l'amiral, et il consentit.

Gilbert donna, en palissant, l'ordre de gouverner sur l'avis. Il était inquiet, maintenant, à la pensée qu'on n'avait pas fait la grande toilette du navire, que l'amiral ne le trouverait peut-être pas irréprochable, que, sans doute, dans l'entre-pont il y aurait quelque désordre ; il se rappelait justement une petite réparation qu'on était en train de faire...

Il avait laissé le menuisier au milieu des copeaux.

Mais on avait compris, à son bord. Et quand, à la coupée, il offrit la main à Viviane, — elle se présentait la première, — le pont était frais et joli, tout blanc, sans une éclaboussure de bois, les clous de cuivre des étroites planches reluisant comme de l'or ; l'ouvrier menuisier et ses outils, et ses copeaux, avaient disparu. Et, dans tout le navire, chacun était à son poste, comme si le chef de l'escadre eût dû passer l'inspection.

D'un geste gracieux, le vieil amiral complimenta Gilbert.

Il dit même :

— Quand je commandais un avis dans ma jeunesse, j'étais aussi coquet que vous semblez l'être pour le vôtre.

— Et l'on parcourut tout le pont ; Gilbert expliquait l'utilité de chaque chose. Viviane, qui connaissait bien des navires, n'en avait jamais vu d'aussi joli ; et les instruments de marine, dont elle entendait parler depuis son enfance, lui semblaient tout autres, maniés par Gilbert.

Puis, toute la bande s'enroula, par les minuscules escaliers de cuivre, dans l'intérieur du navire. Et la visite d'un intérieur de vaisseau, faite tant de fois, eut, ce jour-là, un charme particulier.

Gilbert avait beau dire :

— Mais tout cela n'est rien, auprès de ce que vous allez voir sur le *Formidable* !

Viviane, d'avance, préférait l'avis de Gilbert au *Formidable*.

L'amiral, légèrement impatient, donna bientôt le signal du départ.

Viviane eut un petit serrement de cœur en descendant de l'avis ; et,

tandis qu'on filait vers le *Formidable*, elle se retournait pour regarder encore le navire si élégant qui, depuis quelques mois, occupait une si grosse place dans ses pensées...

V -- LA VILLA DES ANÉMONES

Ce n'était un mystère pour personne que l'amiral de Montmoran se laissait doucement mener par sa femme.

Cela avait commencé dès les premiers temps de leur mariage ; l'absence continuelle du mari rendait forcément la femme maîtresse absolue de son intérieur.

Et, quand les hautes situations de l'amiral rendirent sa position plus stable, l'éloignant de moins en moins de la France et par suite, de son intérieur, l'habitude était prise : l'amiral n'était certainement pas le maître chez lui.

Mais on avait l'adresse de ne jamais le lui faire sentir ; il pouvait toujours se croire seigneur absolu, comme à bord de sa flotte.

Ainsi, il avait rêvé d'habiter très peu Paris, où, dans ses projets de retraite, un pied-à-terre lui suffirait. Il y possédait un hôtel.

Il s'était imaginé que la plus belle partie de sa vieillesse s'écoulerait en son château de Rothéneuf, planté dans un site superbe, à l'est de la baie de Saint-Malo ; et il n'y passait que juste les mois obligatoires de la saison des bains de mer.

Il était trop Breton, trop amoureux des mers fortes, un peu sauvages, qui courent, furieuses, sur les plages et les rochers de l'Océan, pour aimer bien passionnément cette mer bleue qui n'a pas de marée, qui ne vit pas ; et il avait acheté une de ces jolies villas qui dominent Cannes.

Et il aurait été bien étonné si on lui avait dit que l'initiative de toutes ces choses ne venait pas de lui et que, dans l'arrangement de sa vie, il s'était laissé diriger par sa femme, comme un très petit garçon.

Mme de Montmoran avait l'adresse de lui souffler tout ce qu'elle désirait, et il obéissait, naïvement, non sans déclarer, d'un ton autoritaire "qu'il avait décidé, arrêté..."

Et ces deux époux étaient fort heureux.

Et l'amiral donnait gravement à ses amis d'excellentes raisons de toutes les mesures que sa femme lui faisait prendre.

S'il habitait Paris sept mois par an, c'est que l'éducation de ses filles — il appelait toujours Madeleine son enfant — rendait cela indispensable.

On est bien obligé de faire quelques sacrifices à ses enfants.

Si son château de Rothéneuf n'occupait que deux ou trois mois de son existence, c'est que son mobilier un peu antique ne pouvait convenir plus longtemps à des Parisiennes et que, loin de Paris, lui-même ne pouvait se livrer à certaines recherches historiques qu'il poursuivait à la Bibliothèque Nationale.

Il préparait un grand ouvrage sur la Marine.

On aurait pu lui répondre que rien n'était plus facile que d'envoyer de nouveaux meubles et les livres nécessaires, à Rothéneuf ; mais ces choses là se trouvaient, comme par enchantement, à Cannes. Et l'amiral avait découvert que le climat de Cannes était indispensable à sa poitrine, et qu'un séjour d'hiver en Bretagne, avec ses brumes perpétuelles, lui aurait engorgé les poumons.

Mme de Montmoran avait ainsi adorablement arrangé sa vie et la vie de ses enfants. On ne restait pas assez longtemps en Bretagne pour en sentir la monotonie ; on ne passait sur le littoral que les mois doux, sans pluie, sans mistral, et les séjours à Paris étaient si heureusement occupés, qu'on désirait sans cesse y revenir.

En ce moment cependant, Paris était bien oublié. Leur saison de Cannes était un enchantement pour M. et Mme de Montmoran et pour leurs enfants : Philippe, sans avoir un congé officiel, jouissait de continuelles permissions. Que la flotte fût à Toulon, à Villefranche ou aux Salins-d'Hyères, dès qu'il avait deux ou trois jours de liberté, il prenait le train et venait rejoindre sa famille.

Le contre-amiral A..., qui commandait l'escadre de la Méditerranée, avait de grandes indulgences pour lui.

On était donc tout particulièrement heureux, à la villa des Anémones ; mais jamais on ne l'avait été comme le jour où la flotte vint mouiller dans le golfe Juan.

Et le lendemain, éveillées avec le jour, Viviane et Madeleine, bien vite réunies dans le petit salon d'étude qui séparait leurs chambres, couraient au balcon, tout tapissé de rosiers grimpaux, d'où elles pouvaient contempler la rade.

La mer était d'un bleu éclatant, sous un ciel que le soleil, ce jour-là, éclairait un peu durement. Les navires faisaient de grosses taches noires, très luisantes, et les baleinières, qui voguaient déjà de tous côtés, pour le service de la flotte, semblaient des insectes voletant sur les vagues, disparaissant tout à coup dans les remous, extraordinairement brillantes quand elles revenaient sur les sommets.

Sous le balcon, le vaste jardin s'étalait, encore un peu enbrumé, avec son énorme masse de larges feuillages enveloppée de l'humidité de la nuit que le soleil allait bientôt sécher. De tous côtés de nouvelles feuilles de palmiers ou de dattiers s'étaient ouvertes ; les hautes massifs d'anémones, auxquels la villa devait son nom, offraient ce matin-là, une extraordinaire moisson de fleurs ; et partout, des roses, des roses blanches, des roses jaunes, des roses rouges, des roses et des roses...

Jamais leur jardin n'avait semblé si exquis aux deux jeunes filles, et la mer si belle.

Et leurs regards allaient du jardin à la flotte. Madeleine contemplait le *Formidable* et, parmi les points noirs s'agitant à l'arrière et qui étaient des officiers, elle voulait en reconnaître un.

Viviane distinguait plus aisément sur l'avis placé par le travers du

vaisseau-amiral, du côté de la terre, Gilbert Morel qui, la lorgnette à la main, cherchait la villa des Anémones.

Aucune d'elles ne songeait au grand bal que donnait Mme de Montmoran dans quelques jours. On les avait pourtant consultées et elles avaient eu l'espiègérie de répondre qu'une grande fête, avec beaucoup d'officiers, cela les amuserait énormément.

Viviane connaissait déjà le petit complot formé par son frère... Gilbert serait parmi les invités.

—Si tu m'en crois, proposa Madeleine, comme ces messieurs viennent déjeuner ce matin, nous préparerons nous-mêmes les bouquets pour le salon et la table?...

—Oui, dit Viviane, et nous mettrons un petit bouquet devant chaque invité.

Cela lui permettrait d'en cueillir un, secrètement, pour Gilbert.

Bientôt les deux jeunes filles, simplement, mais très coquettement vêtues de robes de flanelle blanche, descendaient dans le jardin.

Elles étaient allées embrasser leurs parents et M. de Montmoran leur avait gravement recommandé de ne pas saccager les massifs de sa femme; mais Mme de Montmoran leur avait dit à l'oreille:

—Aujourd'hui, je ne gronderai pas; prenez tout ce que vous voudrez.

Philippe était follement joyeux; Gilbert gravement ému; l'invitation qu'il avait reçue la veille, non seulement au grand bal où la plupart des officiers de l'escadre étaient conviés, mais à un déjeuner intime auquel devait seulement assister le commandant en chef, lui prouvait que la famille de Montmoran n'était pas oublieuse, que l'amitié qu'on lui avait témoignée à Paris était toujours aussi vive. Et il ne pouvait se défendre d'espérer, de se laisser aller à ce beau rêve.

—Tenez, voyez-vous notre villa? lui disait Philippe, comme ils traversaient le golfe de la Napoule.

—Oui, oui, je la connais bien, répondait-il, avec un heureux sourire.

Mme de Montmoran la lui avait montrée la veille, et il l'avait contemplée, ce matin, dans l'aurore qui la blanchissait peu à peu, après avoir passé la plus grande partie de la nuit à la deviner, à la lueur incertaine de la lune.

Il avait très bien distingué, au lever du jour, deux silhouettes blanches dans un grand cadre de roses, et son cœur avait alors battu très vite.

—Vous trouverez donc facilement votre chemin, dit Philippe.

—Vous ne m'accompagnez pas?

—Je vous rejoindrai... Permettez-moi de vous abandonner quelques instants.

Gilbert ne demanda pas d'autres explications: sans doute quelque petite intrigue amoureuse dont il n'avait pas à se mêler.

Ils débarquèrent bientôt et Philippe donna quelques explications à son ami:

—Vous montez à la gare, vous tournez à droite en montant toujours... Vous pourriez prendre une voiture...

—Non, le chemin doit être charmant.

—C'est vrai. Moi, j'arriverai quelques minutes après vous; attendez-moi à l'entrée du jardin.

Ils se séparèrent, Gilbert prit à droite, tandis que Philippe remontait à gauche vers la jetée.

Il s'pressa de continuer son chemin sans plus regarder en arrière.

Et, après une demi-heure de marche, par des petites routes bordées de jardins il aperçut, entre deux arbres, la villa des Anémones. Il ralentit le pas en longeant le mur de clôture du parc.

Au même instant, un rire étouffé parvint à son oreille.

Il leva la tête et aperçut, à travers un bouquet de mimosas, le joli visage de Madeleine.

Viviane était auprès d'elle, tenant une grosse touffe de roses...

S'il avait pu prévoir cette jolie rencontre, il aurait eu le courage, malgré le plaisir qu'elle lui causait, de demeurer au détour du chemin, pour attendre l'arrivée de Philippe. Il fit même un petit mouvement de recul...

—Est-ce nous qui vous effrayons, Monsieur?

La voix de Viviane le retenait. Il salua gentiment, mais avec un peu d'embarras:

—Excusez-moi, Mesdemoiselles... Philippe doit me rejoindre ici.

—N'est-il donc pas venu avec vous? interrogea Madeleine...

Il répondit, tout embarrassé:

—Si... mais une course... importante l'a retardé.

—Oui, oui, nous les connaissons ses courses importantes, répliqua la jeune fille avec un rire amer. Vous courez grand danger, mon cher Monsieur, de demeurer près d'une heure au milieu de cette route... Et justement, le soleil va la prendre en plein... Nous aurons pitié de vous, nous ne voudrions pas vous exposer à un coup de soleil.

Et sans demander son avis à Viviane, Madeleine courut le long du mur jusqu'à la grille, ouvrit doucement la petite porte.

Et elle dit gentiment:

—Allons, Monsieur!

Gilbert hésitait. D'un regard, il consulta Viviane. Et Viviane fit signe que oui.

Après tout, ce n'était pas un tête-à-tête, puisque Madeleine était là. Et Gilbert se trouva sous les arbres, entre les deux jeunes filles, Viviane dit:

—Nous nous mettrons à trois pour attendre mon cher frère.

—Mais vous allez nous aider, Monsieur, déclara Madeleine. Voyez, c'est pour vous que nous avons cueilli toutes ces belles fleurs... Tenez-moi ma botte de mimosas pendant que j'en coupe d'autres...

Il accepta joyeusement, et, perdu dans les fleurs, car il avait pris aussi les roses de Viviane, il regardait les deux jeunes filles se hauser sur la pointe des pieds, atteindre les branches, les plier, pour couper les plus jolies tiges.

Ah! le joli spectacle!

Mais une branche se trouva trop élevée, on eut recours à lui. Madeleine reprit toutes les fleurs, et Gilbert, en sautant, put accrocher la branche désirée: tandis qu'il la tenait abaissée, Viviane la coupait sans se presser: ils étaient presque visage contre visage, il sentait son haleine douce, ses cheveux noirs parfumés; il n'aurait eu qu'à se pencher un peu pour mettre un baiser sur son front si pur, qu'encadrerait sévèrement sa belle chevelure semblable à un casque d'un noir bleuté.

Elle eut à peine jeté la branche coupée sur la moisson de sa cousine que Madeleine s'enfuyait en criant:

—J'en ai assez... Je vais faire tous les bouquets... Vous, attendez Philippe.

Et elle riait aux éclats.

Viviane et Gilbert se trouvaient seuls.

—Pardonnez-moi, Mademoiselle, murmura Gilbert. Si j'avais pu prévoir.

—Le joli tour que vous joue Madeleine! interrompit Viviane en souriant.

Et, au lieu de suivre sa cousine, ainsi que sa parfaite éducation le lui aurait recommandé, elle tendit franchement la main à Gilbert et dit avec une certaine sérénité:

—J'ai un pardon à vous demander, Monsieur.

Il s'écria:

—Vous, Mademoiselle!

—Oui, en votre nom à tous. Sans nous, vous seriez, en ce moment, auprès de madame votre mère... Elle vous attendait évidemment à une date fixe, et nous avons agi inconsidérément en faisant retarder votre congé: je me suis rappelé trop tard que la santé de Mme Morel est délicate, que votre mère redoute toute émotion, toute déception surtout, et cela lui en aura été une bien grande de ne pas embrasser son fils au moment même où elle l'espérait... Comme c'est moi — je vous parle bien franchement, aimant par-dessus tout la vérité — qui suis la cause première de ce retard; oui, c'est moi qui ai demandé à Philippe et à ma mère de vous faire arrêter à votre passage à Toulon... Eh bien, je vous en demande pardon!

Gilbert avait gardé la main de Viviane dans la sienne; et, pendant quelques secondes, il fut si tremblé qu'il repoussa seulement par une ardente pression. Il n'avait pu prévoir tant de bonheur.

—Mademoiselle, dit-il enfin, je vous avoue que, venant de toute autre personne que vous, cette intervention dans ma vie m'eût été cruelle; j'adore ma mère, vous devez bien comprendre cela, vous qui avez aussi une si bonne mère, et j'ai hâte de me retrouver auprès d'elle; mais ce léger retard n'aura semblé un doux rêve, puisque j'aurai eu l'ineffable bonheur de savoir que j'occupe une place dans votre... amitié.

Et il ajouta d'une voix à peine perceptible:

—Me parlez-vous de vous parler avec tant d'audace?

Viviane retira alors sa main, très doucement, et fit deux ou trois pas en arrière. Elle cherchait machinalement un arbre pour se soutenir; une émotion inattendue venait de la parcourir tout entière.

Elle s'appuya sur une feuille de palmier et battut l'aile:

—C'est mon excuse, Monsieur, et je suis vraiment heureuse de voir que mon pardon m'est si doucement accordé... J'aime profondément mon frère et je vous ai voué une grande reconnaissance, et chez moi, la reconnaissance ne saurait marcher sans l'amitié... J'ai la vôtre, n'est-ce pas?...

—Oh! Mademoiselle, l'amitié la plus respectueuse, la plus vive... s'écria passionnément Gilbert.

—Je vous remercie dit Viviane d'une voix tendre, une voix qui sembla céleste à Gilbert; cela me cause une grande joie.

Ils avaient seulement prononcé le joli mot d'amitié, n'osant pas en prononcer un plus intime. Et jusqu'alors, en effet, Viviane avait loyalement cru qu'elle aimait simplement d'amitié ce jeune homme qu'elle avait placé dans son cœur, auprès de son frère; en ce moment, elle comprenait que la place s'était peu à peu agrandie au point d'occuper maintenant son cœur tout entier.

Et, pour la première fois, elle se sentait troublée auprès de Gilbert.

Elle n'avait vu Gilbert que quelques fois.

Même la veille, à bord de l'Alce, elle n'avait pas senti ce trouble délicieux qui s'emparait d'elle, depuis qu'ils étaient sous tente.

Gilbert n'avait eu qu'à murmurer quelques paroles plus chaudes pour qu'elle lui ouvrît toutes ses ailes.

Il n'osa pas. Il ne se croyait pas encore aimé d'amour et l'eût-il cru que sa délicatesse l'aurait empêché de profiter de ce tête-à-tête dû au hasard.

Cependant, Viviane se reprochait. Une fille aussi altérée ne pouvait se laisser vaincre tout d'un coup par la surprise de son amour. Avant d'avouer tout son secret, elle avait le soin de l'agiter insidieusement; le don de son cœur, c'est-à-dire de toute sa vie, ne pouvait se faire si follement.

Et elle sentait la nécessité de s'éloigner, de regagner la villa...

Ils entendirent alors des pas.

Viviane regarda à travers les feuillages.

—Mon père!

Ils eurent quelques secondes d'effroi; puis Viviane prit vivement son parti. Elle n'avait rien à cacher.

—Allons au-devant de lui.

—Mais, murmura Gilbert en tremblant, comment lui expliquer?...

Je lui dirai que vous venez seulement d'arriver.

Elle allait mentir pour lui, elle l'aimait donc, elle était bien à lui.

Jamais, jusqu'à ce jour, un mensonge n'était sorti de ses lèvres.

Ils s'enfuirent de dessous les arbres et eurent la chance de gagner une allée où l'amiral tombait justement. Il n'eut pas besoin des explications de sa fille.

—Tiens ! vous arrivez seul ? demanda-t-il à Gilbert en lui serrant cordialement la main.

—Oui, mon père, dit Viviane, voyant que Gilbert n'allait pas savoir mentir ; j'ai aperçu M. Morel qui se morfondait sur la route et je l'ai fait entrer.

L'amiral fronça un peu les sourcils, mais pour un motif que ne devina pas Gilbert. Et le pauvre lieutenant, croyant que son tête-à-tête avait été surpris, perdait absolument contenance.

L'amiral lui redonna son calme en demandant des renseignements sur les exercices de tir qui avaient été faits, dès le matin, à bord de la flotte. Et, durant quelques minutes, ils s'entretenirent de la façon la plus amicale de choses maritimes.

Puis, brusquement, avec un sentiment assez net d'irritation, l'amiral, interrogea :

—Vous n'êtes donc pas venu par la même baignoire que Philippe ?

—Pardon, Monsieur, répondit Gilbert, rougissant comme une fille ; mais il était chargé, je crois, de quelque commission importante à terre...

L'amiral haussa les épaules :

—Et il vous a planté là, en touchant le quai. Je les connais, ses commissions importantes !... Allons, à tout à l'heure ! Mlle de Montmoran va vous conduire à la maison, puisque son frère s'occupe si peu de ses hôtes ; moi, je vais au-devant du contre-amiral.

Il s'éloigna d'un pas agité, laissant Viviane et Gilbert tout interloqués.

—Je suis tout désolé, balbutia Gilbert, d'être la cause involontaire de ce mouvement d'humeur de M. de Montmoran contre Philippe...

—Oh ! dit Viviane, en hochant la tête, ne vous reprochez rien : vous ne sauriez être responsable des petites légèretés de Philippe.

—Voyez, j'aurais peut-être mieux fait de me morfondre sur ma route.

—Regrettez-vous mon intervention ? prononça-t-elle avec une délicate coquetterie.

Il répondit par un regard passionné, et ils se dirigèrent vers la villa.

L'amiral descendait furieusement vers la ville, et son regard, toujours jeune, furetait sur toutes les routes, sur les chemins bordés de roses.

Et il bougonnait, avec des gestes heurtés :

—Je les connais, ses commissions importantes !... Mais palsambleu, il est temps que je mette ordre à tout cela.

VI — LA COLÈRE D'UN HONNÊTE HOMME

Si l'amiral s'abandonnait à sa colère, c'est qu'il venait de découvrir, après tout le monde dans sa maison, une chose qui, depuis quelques années, lui crevait les yeux.

La baronne de Kernizan voulait par Philippe entrer dans sa famille.

A peine s'était-elle arrêtée à l'objection si naturelle que présentait la différence d'âge entre elle et Philippe ; ne se sentait-elle pas toujours jeune ? Quelqu'un osait-il lui donner plus de trente ans ?

Les soins méticuleux dont elle s'entourait, la précaution qu'elle prenait, depuis une vingtaine d'années, de vivre l'été à la mer, bien retirée des agitations mondaines, ne l'engageaient-ils pas à croire qu'elle n'avait vieilli que de six mois par an ?

Elle se sentait et, réellement, elle était restée une femme vraiment jeune.

L'expédition du Tonkin avait singulièrement favorisé ses projets. Loin des séductions parisiennes, Philippe, durant cette longue période, n'avait reçu d'autres paroles d'affection que celles que lui prodiguait la baronne dans sa correspondance. Ils avaient perpétuellement vécu dans une même communion d'idées.

L'enthousiasme avec lequel Philippe fut ensuite reçu dans les salons parisiens fit craindre un moment à son amie qu'il ne lui échappât. Mais cet enthousiasme était surtout causé par la gloire naissante de Philippe. Et la baronne s'aperçut bientôt, avec une joie égoïste, que les jeunes filles ne rangeaient plus le capitaine de frégate parmi les jeunes hommes, mais parmi les hommes.

Le Tonkin l'avait fatigué. Son teint d'un si joli ton mat avait légèrement jauni, et sa joue droite gardait encore la cicatrice du coup de feu reçu à Fou-Tchéou.

La gloire ne va pas sans inconvénients.

Philippe éprouva quelques déceptions : il n'était plus aussi complètement le joli homme d'autrefois ; et il avait la petite faiblesse d'en éprouver de l'humiliation. Il était au point voulu pour se laisser entièrement englober par les jolies manœuvres de la baronne.

La proie était prête.

Ce matin-là, habillée comme une jeune fille, le visage empourpré par sa course en voiture, elle semblait toute fraîche à Philippe.

Ils gagnèrent assez vivement, par des chemins, le coteau sur lequel était située la villa des Anémones. Et au moment où ils allaient le gravir, ils aperçurent l'amiral de Montmoran et le commandant en chef de l'escadre qui montaient lentement.

Philippe sauta de la voiture.

—Je passe devant, dit la baronne.

Elle cingla son petit cheval, qui se lança vigoureusement sur la montée.

Comme elle approchait de M. de Montmoran, la baronne ralentit l'allure de sa bête.

—Je viens de rencontrer Philippe à une centaine de mètres en arrière, dit-elle.

Et, ayant bien gentiment souri aux deux marins, elle repartit.

M. de Montmoran, suffoqué par cette belle audace, s'arrêta, en s'appuyant sur sa canne ; puis, comme son compagnon lui jetait un regard étonné, il s'excusa :

—Cette chaleur m'accable toujours quand je remonte le coteau.

Philippe, pressant le pas, les rejoignit au moment où ils repartaient.

L'amiral lui serra bien affectueusement la main, comme toujours : il s'était décidé à ne rien brusquer et surtout à ne rien faire avant d'avoir consulté sa femme.

Bientôt, la famille de Montmoran et ses invités étaient réunis dans la salle à manger de la villa, autour d'une table couverte de fleurs.

De rems en temps, la baronne fixait sur l'amiral un regard angélique.

Le repas et l'après-midi s'écoulèrent d'une façon indifférente : la présence du commandant de l'escadre apportait une sorte de gêne. Et, d'ailleurs, tous les convives, à part Mme de Montmoran, étaient trop préoccupés pour animer une conversation.

À la fin du jour, on reconduisit le contre-amiral et les deux officiers au port de Cannes.

Puis, tandis que la baronne de Kernizan prenait les devants avec Viviane et Madeleine, pour regagner la villa, Mme de Montmoran, s'appuyant un peu lourdement sur le bras de son mari, demandait :

—Qu'avez-vous donc, mon ami ? Vous êtes tout soucieux aujourd'hui.

Il ne s'attendait pas à une explication si proche, et il demeura quelques minutes sans répondre ; cela lui répugnait de dire du mal d'une femme, et d'une femme que malgré ses allures évaporées, il s'était habitué à respecter.

Cependant, il répondit, mais seulement au bout de quelques minutes.

—Ce que j'ai, ma chère ?... Voilà qui est délicat à vous expliquer... Oui, je suis soucieux, irrité même... Voyons... n'avez-vous rien remarqué dans la conduite de notre fils.

—De notre Philippe ?

Mme de Montmoran avait compris aussitôt, mais elle faisait la naïve.

—Rien, je serai brutalement franc, selon ma coutume : Il fait la cour à Héloïse.

—Oh ! pouvez-vous croire une chose semblable, mon ami ?

Et Mme de Montmoran semblait si simplement étonnée que son mari douta un instant de ce qu'il avait surpris le matin.

—Mais, voici ce que j'ai vu, ma chère ! s'écria-t-il.

Et il conta le résultat de ses observations.

—Vous devez vous tromper, lui répétait doucement sa femme à chaque phrase, je vous assure que vous devez vous tromper.

Elle conjurait l'orage et se promettait de prendre ses précautions pour qu'il ne se formât plus de nouveau.

Elle disait :

—Je vous l'affirme et je me charge de tout remettre en ordre... Ne vous en mêlez pas, je vous en prie ; les hommes n'entendent rien à ces sortes de choses...

—Ma chère amie, je vous laisse juger.

Il ne demandait pas mieux que de ne pas s'en mêler.

Pourvu que cela cesso immédiatement et que la baronne ne prolonge pas son séjour à Cannes.

—Fiez-vous en à moi, mon ami.

Pendant toute la soirée, l'amiral fut très heureux : il s'en était fié à sa femme et cela le rassurait.

—Elle va tout arranger.

Mais, au moment où il allait se reposer, il se laissa reprendre par sa colère de la matinée : il n'était plus sous la domination douce et bienfaisante de sa femme.

—J'aurais dû être plus carré, exiger d'Héloïse une explication catégorique...

Et, ne pouvant pas dormir, il descendit dans le parc en murmurant :

—Je n'ai pas été assez ferme, aujourd'hui !

Il se promenait depuis une demi-heure, dans une allée très sombre, et il venait de jeter un cigare, dont le parfum avait contribué à le calmer un peu, quand il entendit un bruit discret... on ouvrait une porte de la villa...

Philippe avait supplié la baronne de lui accorder un entretien cette nuit même ; en ce moment, il devait l'attendre à la sortie du parc. Et Héloïse, allait le rejoindre.

L'amiral quitta son allée et marcha brusquement au-devant d'elle.

—Vous, ma chère enfant !

Elle eut à peine une seconde de trouble.

—Mais oui, j'avais besoin de marcher un peu, dans cette nuit si parfumée, avant de dormir.

—Permettez-moi de vous servir de cavalier... si toutefois je ne vous gêne pas ?

À la voix ironique de l'amiral, elle devina que son secret avait été surpris ; son cœur se gonfla de rage, elle se sentit à peu près perdue ; pour que son plan réussit jusqu'au bout, il fallait que ses intrigues avec Philippe demeurassent ignorées de son père. Mais, si elle était perdue, du moins elle se vengerait.

—Et vous, mon cher amiral, pourquoi passez-vous votre nuit dehors. Espionneriez-vous quelqu'un ?

—Vous avez deviné, répliqua, d'un ton assez dur, M. de Montmoran. J'espionnais quelqu'un.

—Ah ! fit très tranquillement la baronne.

—Oui, j'ai remarqué, depuis quelque temps, dans ma maison, des allées et venues qui ne me conviennent pas.

—Des domestiques, sans doute ? fit la baronne, essayant de rire.

—Domestiques... ou autres ! Je ne sais pas exactement. Et si vous voulez m'aider à faire le guet ?...

—Je veux bien.

(A suivre.)

LES PRIMES DU 'SAMEDI'

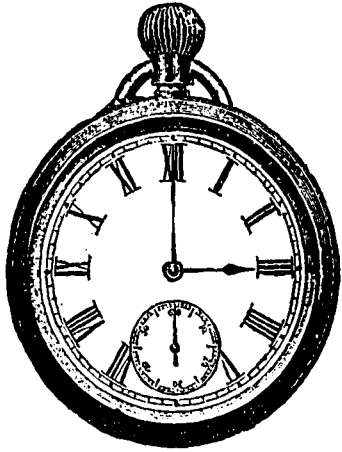
PRIMES POUR LES ABONNES.

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnées nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

— DE —

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

F. KELLY

Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL

POIRIER, BESSETTE & CIE

IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 25 février.
Après-midi et soir.

COMPAGNIE TRANSOCEANIQUE

DE

HOPKINS

La plus complète et la plus parfaite compagnie de vaudeville qu'il y ait au monde. Fulgora, dans une série de transformations merveilleuses, est le plus grand extraordinaire qui se puisse voir. Bartlett et May. La petite chanteuse, Nellie Decoursey. Bert Gordon, les Doneyzetas, les plus grands acrobates d'Angleterre. Nouveau musicalo Smith et Fuller, le Prof. de Bessell, Clayton, Jenkins et Jasper. "The Darktown Circus," Tom Mack, dans un monologue artistique. Little Gerie, une merveille de mémoire. Dix grands actes.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "J. H. WALLICK."

QUEEN'S THEATRE

Cette semaine, avec matinée Samedi

Mr. et Mrs. Arthur Lewis

Dans **SEALED LIPS**

LA SEMAINE PROCHAINE

Commencant Lundi le 4 Mars, avec matinées Mercredi et Samedi

**HOYT'S
A
TRIP TO
CHINATOWN**

**ONLY
FUN
IN
TOWN**

Prix: 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Sièges en vente au théâtre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hotels.

"La Fayette"

de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PULIC

ESSAYEZ-LE



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan. '96

**LA
Société Artistique Canadienne**

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

7 Mars '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

Le Numero 83,173 a gagné le prix de \$1,000.

Do 74,732 do 400.

Do 38,577 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

Primes du "Samedi"

COUPON No 14

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMERO DU —

2 MARS 1895

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

MM. DU JARDIN & CIE

PHOTOGRAFES

538 RUE LAGAUCHIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

VIDO
EAU DE BEAUTE
UN SPECIFIQUE
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amoindrissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratias agere licet sur la beauté!*

THE MONTREAL CHEMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
Échantillons gratuits envoyés aux Médecins.
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
N° 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleur par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus modernes. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GORDERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166 mai 1-95

UN SEAU ou UNE CUVETTE EN "FIBREWARE"

durent quatre fois plus longtemps qu'aucune autre sorte de seau ou de cuvette

De plus, ils sont plus légers et n'ont pas de cercles en fer qui tombent

E. B. EDDY

21 juil. '95.

BUTTE AUX VENTS EAU MINERALE

Propriété de VARENNES

GASP. MASSUE

Seul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau

MONTREAL

C^{ie} Coloniale CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT DU PLANTEUR
COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTE. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.
9-Oct

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

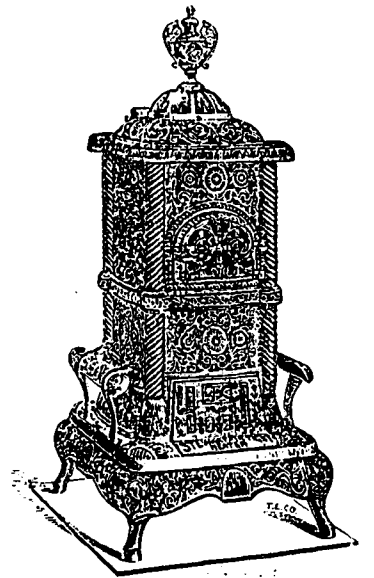
Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30.

TELEPHONE 1937.

MONTREAL

avril 7-9

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' - ET - 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)